

choisir

revue culturelle
n° 550 - octobre 2005

**Langage de l'Église :
mise à jour**



*Que la route s'ouvre à ton approche,
Que le vent souffle toujours dans ton dos,
Que le soleil inonde et réchauffe ton visage,
Que la pluie ruisselle dans tes champs, et
Jusqu'à notre prochaine rencontre,
Que Dieu te garde dans la paume de ses mains.*

Bénédictio irlandaise



choisir

n° 550 - octobre 2005

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Étudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet
p. 7 : AED/CIRIC
p. 19 : C.P.P./CIRIC
p. 31 : Kunsthaus, Zurich
p. 33 : Roger-Viollet

Erratum : *L'église sur la photo de couverture de « choisir » n° 549 n'est pas celle du collège de Stans mais de Sarnen.*

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Parole et langage <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Feu rouge et discernement <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglise	9
Retour au cœur de la foi <i>par Michel Colin</i>	
Eglise	13
L'Eglise et les médias <i>par Christophe Büchi</i>	
Religions	17
Dialogue islamo-chrétien <i>par Thierry Schelling</i>	
Philosophie	22
Paul Ricoeur <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Philosophie	25
Les chrétiens et la politique <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Expositions	29
Sauvagerie et classicisme <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	32
Dieu : personnage de roman <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	36
Des Suisses aux galères <i>par Raymond Zoller</i>	
Livres ouverts	38
La beauté, reflet de Dieu <i>par Monique Desthieux</i>	
Chronique	44
Des journaux gratuits ? Tant mieux ! <i>par Pascal Décaillet</i>	

Parole et langage

Qu'il s'agisse de dialoguer avec l'Islam, d'adapter la catéchèse, ou de l'image que l'Eglise donne d'elle-même à travers les médias - trois thèmes abordés dans ce numéro de « choisir » - il en va chaque fois de la transmission du message chrétien. Née de la Parole, l'Eglise n'a d'autre raison d'être que de faire résonner la Parole des origines, celle qui a donné naissance au monde, et celle de la Bonne Nouvelle, qui donne sens, qui rassure, réconcilie et unit en faisant vibrer les idéaux les plus élevés et les plus nobles. Le cœur humain ne s'y trompe pas, qui regarde vers l'Eglise avec passion et défiance. Saura-t-elle tenir parole ?

Dépositaire d'un trésor vieux de vingt et un siècles, et pourtant toujours nouveau, l'Eglise peine à trouver un langage qui, sans trahir le message, soit acceptable pour les oreilles contemporaines. Parce qu'il parlait avec autorité, Jésus fascinait les foules. Son langage ne ressemblait en rien à celui des scribes, une langue de bois émoussée et sans force. Pour s'adresser à un auditoire plus large que celui de la Galilée et de la Judée, ses disciples ont adapté leur discours : quatre Evangiles semblables et différents proclament le même message aux païens de Rome, aux Juifs de Palestine, aux héritiers de la culture grecque, aux cités du Proche-Orient, et Paul n'hésitera pas à forger des néologismes pour annoncer la Parole à des milieux peu familiers du judaïsme. A chaque culture son langage, à chaque génération son style.

Le christianisme n'est pas une « religion du livre » ; le Verbe ne s'incarne pas dans une lettre, mais dans une communauté qui écoute la Parole, la confesse, la célèbre et en vit. C'est elle, finalement, qui lui donne sens et atteste qu'elle est bien Parole de Dieu. Fidèles et responsables lui sont soumis, sans distinction, comme à leur propre origine ; personne n'est au-dessus d'elle. On comprend dès lors les craintes qu'engendre toute tentative de traduction et d'adaptation du message, et l'embarras dans lequel se trouve la communauté lorsqu'il s'agit de rendre compte de sa foi, d'interpeller l'opinion publique ou de dialoguer avec d'autres religions. Toute parole sur la Parole est risquée ; chaque fois l'identité même du christianisme est en jeu.

Une double tentation menace la communauté. Celle de couper la Parole de son expression incarnée pour la transformer en un chiffre livré à l'arbitraire des interprètes. Sans consistance, le Verbe n'est alors plus qu'un objet d'élucubrations gnostiques à la manière de ce qui se voit au-

jour d'hui dans la mouvance du New Age. Et il y a la tentation contraire, celle de lier le Verbe à la lettre qui tue (2 Co 3,6) au point de le confondre avec elle. C'est la tentation très actuelle de ceux qui refusent l'évolution au nom d'une lecture littérale du récit biblique de la création. Ainsi l'idéalisme et le matérialisme se disputent la Parole, proches parents malgré leurs divergences, lorsqu'il s'agit de l'instrumentaliser.

Si la Parole - le Verbe - est une réalité théologique, intangible, parce que divine, il n'en va pas de même du langage qui la porte jusqu'aux oreilles de ses destinataires. Les mots sont nés de la pensée pour être à son service, la communiquer et la faire circuler. Ils forment un ensemble de signes conventionnels, de symboles, d'images forgés par les générations, les cultures, les époques, et ils varient avec elles. Si l'Eglise n'a aucun pouvoir sur le Verbe, si elle ne peut pas transiger sur le message qui lui est confié, il lui revient cependant de trouver pour chaque génération le langage qui lui permettra de dire la Parole de façon crédible. A ce niveau, les mises à jour sont nécessaires. La communauté chrétienne l'avait pressenti dès les débuts. Aux pharisiens trop attachés aux formes anciennes, le Seigneur faisait remarquer que le vin de la Bonne Nouvelle exigeait des outres neuves, sous peine de se perdre. Au II^e siècle, les apologistes chrétiens ont opéré une vraie révolution en remplaçant le concept incompréhensible de « Messie » par celui de « Logos », plus familier aux oreilles de leurs auditeurs. Harnack voyait dans cette évolution sémantique « le pas le plus important jamais fait dans l'histoire des doctrines chrétiennes... »¹. Un travail qui est toujours à refaire au nom de la fidélité au Verbe et à ses destinataires.

Pierre Emonet s.j.



1 • A. Harnack, *Das Wesen des Christentums*, Leipzig 1903, p. 127.

■ Info

Loi sur l'asile

Cinq ONG engagées dans la lutte contre la torture ont remis le 19 septembre à l'Assemblée fédérale suisse, une lettre ouverte signée par 7200 personnes. Elle demande de respecter, dans le cadre de la révision de la loi sur l'asile acceptée par les Chambres, les engagements internationaux pris par notre pays dans le domaine des droits humains. Selon les ONG, en limitant de manière drastique l'accès à la procédure et à un conseil juridique pour les requérants, la Suisse mettrait en danger les victimes de la torture.

■ Info

Œcuménisme par correspondance

Une quarantaine d'étudiants catholiques et protestants sont inscrits aux cours de Formation œcuménique interconfessionnelle (FOI), a indiqué le quotidien *La Croix* (16.09.05). Ces cours sont proposés depuis 1965 par le Centre œcuménique Saint-Irénée, fondé à Lyon par le dominicain René Baupère. Les auteurs des cours sont pour la plupart issus du Groupe des Dombes. Le cours sur les ministères, par exemple, a été rédigé par le jésuite Bernard Sesboüé et par Elisabeth Parmentier, théologienne luthérienne à Strasbourg. Actuellement, les étudiants catholiques sont majoritaires. L'équipe de la FOI espère toucher un autre public, plus protestant et plus jeune, avec la mise en place d'un cycle de six chapitres seulement qui devrait être disponible en décembre.

■ Info

Pauvreté aux USA

Selon les statistiques du US Census Bureau, le taux de pauvreté aux Etats-Unis est en hausse continue depuis quatre ans. Le nombre de pauvres est passé de 35,9 millions en 2003, à 37 millions en 2004. Le nombre de gens dépourvus d'assurance maladie l'an passé était de 45,8 millions (15,7 % de la population), soit 800 000 de plus qu'en 2003.

Une réalité exposée plus crûment depuis le passage de l'ouragan Katrina. Le Vatican a chargé Mgr Paul Cordes, un représentant de son gouvernement, de visiter du 10 au 14 septembre les zones touchées dans le sud des Etats-Unis. « Beaucoup de gens, et pas seulement en dehors du pays, sont restés impressionnés par la découverte d'une pauvreté ayant des traits honteux dans la riche Amérique. » L'archevêque allemand a dit sa crainte que « cette superpuissance puisse s'isoler et rester isolée dans l'affrontement du désastre ».

■ Info

Irak, des excuses

L'agence APIC rapporte qu'un groupe d'évêques de l'Eglise anglicane d'Angleterre a publié en septembre un rapport intitulé *Terrorisme, pouvoir, violence et démocratie après le 11 septembre 2001*. Les prélats rappellent les erreurs commises par les Occidentaux en Irak, que ce soit la guerre menée par la coalition, les souffrances infligées au peuple irakien par l'embar-go économique ou le soutien à Saddam Hussein pendant de nombreuses années comme allié stratégique contre l'Iran. Ils déclarent aussi que la guerre en Irak n'était pas une guerre « juste » et qu'il existe maintenant « un dilemme chez ceux qui

pensent que se retirer d'Irak sans avoir mis sur pied une démocratie stable serait irresponsable, mais que rester dénote une collusion avec une guerre gravement erronée ».

Les évêques proposent que les responsables religieux occidentaux se donnent la possibilité d'excuses institutionnelles et rencontrent leurs homologues d'autres religions, principalement la musulmane, sur la base du concept Vérité et Réconciliation. Le rapport rappelle que « des instances religieuses se sont déjà excusées dans le passé pour des injustices causées, y compris le remords du Vatican sur la responsabilité chrétienne dans la persécution des juifs ».

■ Info

Jordanie et clash des civilisations

Le pape Benoît XVI a reçu le roi Abdallah II de Jordanie en audience privée, le 12 septembre. La Cour royale de Jordanie a précisé que la rencontre visait notamment à voir comment « musulmans et chrétiens peuvent continuer à travailler pour la paix, la tolérance et la coexistence ». En outre, dans un entretien publié par le *Corriere della Sera*, Abdallah II a insisté sur la nécessité d'un dialogue honnête et continu entre l'Occident et le monde islamique. « Pour vaincre les extrémistes, nous devons repousser leur tentative de créer un affrontement de civilisation. (...) Depuis cinq ans, je soutiens que la bataille globale contre le terrorisme ne peut être menée uniquement avec des moyens militaires... [Il s'agit aussi d'un] engagement moral, intellectuel et social. » Le Roi a réitéré ce message à Washington, lors d'une visite à l'Université catholique d'Amérique : les leaders politiques et religieux musul-

mans doivent lutter « pour récupérer notre religion des mains des extrémistes bruyants, violents et ignorants qui ont tenté de détourner l'Islam ces cent dernières années ».

■ Info

Islam au Danemark

La communauté musulmane est la deuxième religion au Danemark, après l'Eglise évangélique-luthérienne, avec 170 000 membres, soit environ 3 % de la population. A la suite des attentats terroristes du 7 juillet à Londres, le Premier ministre danois Anders Rasmussen a organisé une réunion avec des responsables de la communauté musulmane pour discuter des moyens de prévenir l'extrémisme dans la population musulmane. Il a jugé constructif que les imams ayant participé à cette réunion aient affirmé qu'ils avaient une responsabilité, celle d'assurer que les jeunes d'origine immigrée ne soient pas attirés par des groupes fanatiques et extrémistes. Rappelant que c'est uniquement une minorité de groupes fanatiques qui commet les actes terroristes, le Premier ministre a souligné que la plupart des musulmans veulent vivre pacifiquement et contribuer positivement à la société.

Kamal Qureshi, du Parti socialiste du peuple (opposition), qui a refusé de participer à la réunion, a cependant déclaré que le Premier ministre, « mêle religion et politique et invite uniquement les musulmans pour parler de terrorisme, mettant ainsi à l'index un groupe déterminé de la population ». Il s'est du reste déclaré « étonné qu'on l'invite non en tant que député, mais en tant que musulman, et qu'on n'ait pas convoqué également des représentants de mouvements d'extrême droite, comme le responsable de *Radio*

Holger qui avait appelé à chasser les musulmans d'Europe, et au besoin d'exterminer les radicaux... C'est très dangereux de clouer au pilori et de diaboliser les musulmans comme s'ils étaient la source du terrorisme, et cette manière d'agir d'Anders Fogh [Rasmussen] ne fait que radicaliser encore plus certains éléments de la communauté musulmane et creuser le fossé entre cette dernière et les Danois. »

■ Info

**Zambie,
« nation chrétienne »**

La Zambie, où les chrétiens sont majoritaires, a été proclamée nation chrétienne en 1991 par l'ancien président Frederick Chiluba. Aujourd'hui, la Commission de révision de la Constitution recommande de supprimer cette mention. Une proposition qui fait bondir les Eglises protestantes du pays. Le Conseil des Eglises de Zambie entend faire barrage à la Commission. Côté catholique, on est beaucoup moins inquiet. Le porte-parole de la Conférence des évêques de Zambie, le Père Samasumo, a minimisé la portée de cette proposition, alléguant que ce n'est pas cela qui va rendre les gens plus ou moins chrétiens. Il relève que les Zambiens ont mal compris la signification du terme Etat laïc : « C'est un terme juridique qui signifie qu'un Etat est indépendant de toute religion. Laïc ne signifie pas que c'est une nation sans Dieu, immorale... Nous n'avons pas besoin d'une clause juridique pour promouvoir la religion. Une nation est chrétienne en faits et non par déclaration. »

■ Info

**Tunisie :
dégradation des libertés**

A deux mois du Sommet mondial de la société de l'information, qui aura lieu à Tunis du 15 au 18 novembre, plus de trente-cinq ONG tunisiennes et internationales ont dénoncé la dégradation rapide du climat général des libertés en Tunisie. Une politique délibérée qui augure mal de la réussite du Sommet. Après l'interdiction du congrès constitutif du Syndicat des journalistes tunisiens, le 7 septembre, les autorités ont décidé d'interdire le 6^e congrès de la Ligue tunisienne des droits de l'homme. « Cette décision illustre l'instrumentalisation de la justice, dont même les magistrats sont les victimes », disent les ONG. L'Association des magistrats tunisiens s'est en effet vue interdire l'accès à ses propres locaux pour avoir revendiqué publiquement un statut garantissant l'indépendance de la justice.

Par ailleurs, l'Organisation mondiale contre la torture et l'Association de lutte contre la torture en Tunisie ont exprimé le 21 septembre leur solidarité avec Mohamed Abbou, avocat, membre du Conseil national pour les libertés en Tunisie. Le 10 juin passé, à la suite d'un procès entaché de nombreuses irrégularités, il a été condamné en appel à trois ans et demi de prison pour avoir critiqué sur Internet les conditions de détention dans les prisons tunisiennes et pour « violences à l'encontre d'une avocate ».

■ Info

Soudan, quel avenir ?

Le premier gouvernement soudanais d'union nationale a prêté serment le 22 septembre, en présence du Premier vice-président, le sudiste Salva Kiir, et du

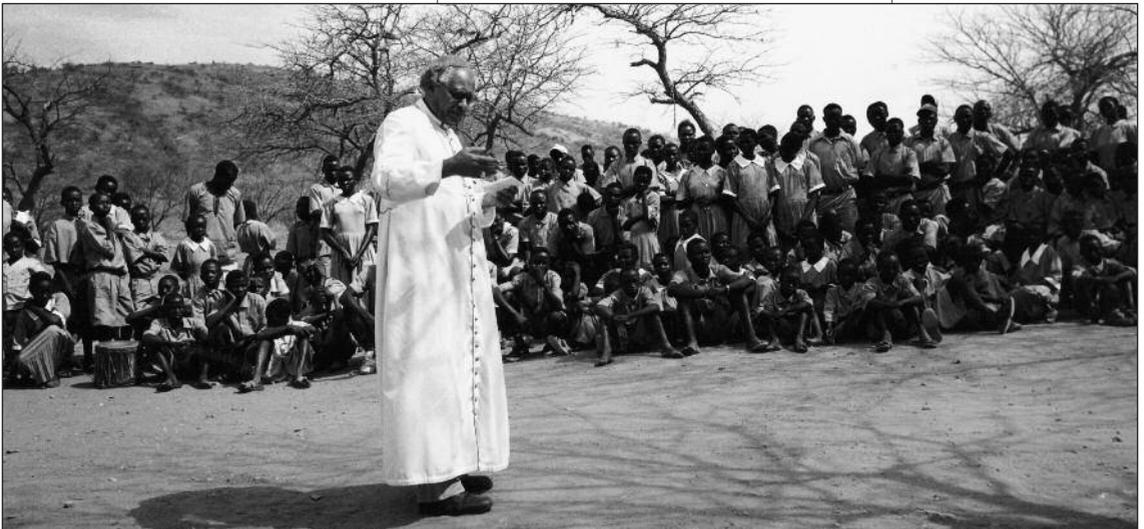
vice-président, le nordiste Ali Osmane Taha. Ce gouvernement transitoire a été formé huit mois après la signature de l'Accord de paix, qui a mis fin à plus de 21 ans de guerre civile entre le régime de Khartoum et les ex-rebelles sudistes du Mouvement populaire de libération du Soudan (SPLM). Il restera en place jusqu'à la tenue d'élections législatives, dans environ quatre ans.

Cet été, la mort de John Garang, leader du SPLM qui venait d'être désigné Premier vice-président du Soudan, avait suscité de grandes inquiétudes quant à la réalisation du gouvernement d'union nationale. L'évêque catholique soudanais Macram Max Gassis a été interviewé à ce propos par l'APIC, lors d'un séjour à Lucerne. Appelé parfois l'« évêque des rebelles », Mgr Gassis est à la tête du diocèse d'El Obeid (près de trois fois la superficie de l'Italie), à cheval entre des zones contrôlées par la guérilla et des zones aux mains du gouvernement de Khartoum. Il connaissait très bien John Garang.

« Je pense que sur cette terre aucun d'entre nous n'est essentiel. Utile, certes, mais

pas essentiel. Les Italiens ont un proverbe : un pape meurt, on en fait un autre ! John Garang était une figure symbolique, il était connu car il contrôlait pratiquement tout... Salva Kiir [son successeur et ancien bras droit] est un militaire, un homme très simple. J'ai confiance car John Garang a amené une solution digne et pacifique. C'est comme Moïse, qui a amené les gens hors de la captivité en Egypte, mais Dieu l'a appelé à Lui avant qu'il n'atteigne la Terre promise. Que John Garang ait été victime d'un accident, d'une erreur de pilotage ou d'un attentat, c'est la même chose. Dieu l'a appelé à lui, c'est ainsi. Ce qui compte, c'est le futur, que les armes continuent à se taire. Nous ne devons pas regarder en arrière mais aller de l'avant. Et l'Eglise doit s'en mêler et ne pas détourner son regard de ce qui se passe : nous avons un rôle à jouer et nous ne devons pas refuser de nous associer aux politiciens pour reconstruire le pays. Ils n'ont pas étudié la théologie et les sciences morales, alors nous devons leur offrir une guidance spirituelle et morale ! »

Mgr Gassis avec des enfants esclaves libérés



Feu rouge

Bien sûr, cela arrive à tout le monde, mais n'empêche que lorsque cela vous arrive à vous, personnellement, ce n'est pas la même chose. Imaginons que vous êtes dans une ville que vous ne connaissez pas. Après avoir enfin trouvé une place de stationnement - mais dans un parking souterrain (de ceux qui vous coûtent les yeux de la tête) - vous pouvez enfin vaquer à vos occupations. Vous revenez après quelques heures. A peine remis d'avoir presque dû payer l'équivalent du souper pour vous acquitter du stationnement, que déjà vous ne savez plus à quel étage vous avez laissé votre véhicule. Cinq bonnes minutes s'écoulent jusqu'à ce que vous le retrouviez. La tension monte... Vous vous engagez dans la mauvaise direction pour la sortie. Lorsqu'enfin vous y êtes, vous vous rendez compte que la présélection vous envoie dans la fausse direction, mais il n'y plus rien à faire puisque la sortie du parking est bloquée par un feu rouge. Bon... vous attendez, évidemment. Et puis quand le feu passe enfin au vert, vous accélérez pour tenter de retrouver la bonne route. Tout accaparé par cette recherche, vous voyez du coin de l'œil que vous venez de griller un feu rouge. Crissement de pneus, klaxon, hurlement d'insulte, mais pas d'impact. L'autre automobiliste a pu vous éviter et a poursuivi sa route... Vous essayez discrètement de vous faire oublier. Il n'empêche que vous êtes inquiet. Vous ont-elles vu, ces traîtresses caméras. Et quelle sera la sanction ? Ces réflexions vous occupent l'esprit pendant plusieurs jours, vous prennent beaucoup d'énergie.

Voilà une banale expérience dans laquelle tout ce qui peut aller de travers

se produit. Ce constat s'assortit de la pénible impression d'avoir eu tout faux et qu'à aucun moment il n'a été possible de sortir de l'ornière. On se surprend à ressasser encore et encore ce qu'on aurait dû faire, comment, sans trouver de réponse satisfaisante. Plus nous essayons de comprendre, plus nous nous enfonçons dans une sorte de tristesse, de déception. Seul le temps, ou mieux, la décision de ne plus se laisser plonger dans la déprime peut nous tirer de ce cercle vicieux.

Rompre ce cercle n'est pas aisé, mais c'est la seule solution. En effet, Ignace de Loyola, dans les Exercices spirituels, explique que le mauvais esprit a la place, la force que nous lui laissons avoir. Ainsi est-il faible si nous nous opposons à lui et fort si nous cédon devant ses manœuvres. Ce mauvais esprit n'est pas à comprendre comme une puissance démoniaque mais plutôt comme une titillation qui chatouille nos peurs et nos égoïsmes au gré de nos expériences. Si nous regardons notre péripétie automobile : confrontés aux erreurs successives, qui sont réelles, nous dépensons temps et énergie à réfléchir de façon stérile puisqu'il n'y a plus rien à changer. Ce « ressassement », en nous projetant dans le passé ou l'avenir, qui tous deux ne nous appartiennent pas, nous coupe peu à peu de ce que nous vivons. Dans la vie, discerner consiste souvent à nous recentrer sur la réalité concrète qui est la nôtre, en évitant les pièges qui nous privent d'élan et de confiance. Dieu est dans le présent et c'est là qu'il donne force et confiance.

Bruno Fuglistaller s.j.

Retour au cœur de la foi

La catéchèse en Suisse romande

●●● **Michel Colin**, Genève

Directeur du Service catholique de catéchèse et membre de la Commission romande de catéchèse¹

Mon propos est de survoler l'évolution de la catéchèse ces dernières décennies en Suisse romande, de parler de ses questions actuelles et de présenter les prises de conscience et les pratiques porteuses de renouveau, dans des communautés marquées par l'expérience de Pâques.

Hier : les enfants

La coordination catéchétique a pris son élan après le Synode 72. D'abord par la création des premiers Centres de documentation catéchétique et par la création de l'Ecole des catéchistes, devenue ensuite Institut de formation aux ministères. Parallèlement fut créée une Commission romande de catéchèse, regroupant les directeurs des centres catéchétiques cantonaux.

Suite à la visite pastorale des évêques en 1976, cette commission fut chargée d'unifier la grande diversité de manuels

et de méthodes catéchétiques, ainsi que de former les catéchistes bénévoles. Tâche complexe étant donné les différences culturelles et sociologiques, les relations Eglise-Etat variant de canton en canton, et ce d'autant que le territoire regroupe six vicariats sur trois diocèses.

Plutôt qu'un manuel commun à tous les cantons, on a privilégié le choix d'objectifs catéchétiques adaptés aux âges, dans une pédagogie de la corrélation.³ L'identité catéchétique romande s'est donc construite sur des objectifs pédagogiques et catéchétiques et sur une formation unifiée des catéchistes.

Ce sont essentiellement les enfants et adolescents qui ont bénéficié de tous ces savoirs-faire, de toutes ces énergies, créations et compétences. Le domaine de l'éveil à la foi des petits enfants et de leurs familles a pris également un grand essor, de même que la catéchèse auprès des enfants handicapés. Ces domaines travaillent de manière œcuménique dans la plupart des cantons romands. Actuellement les collaborations œcuméniques sont variables ; il n'existe qu'un seul Centre œcuménique de catéchèse (Genève) qui a fêté ses 20 ans en 2004.

Après avoir pendant 30 ans favorisé la formation des catéchistes et des parcours pour les enfants et adolescents, la catéchèse en Suisse romande se donne de nouveaux défis.

L'accent est mis sur les adultes et la communauté émergeant autour de la Parole, sur un modèle pédagogique de type initiatique et de cheminement ouvert à tous les âges et en phase avec de nouveaux rythmes communautaires.²

1 • www.cath-ge.ch/cheminer-dans-la-foi

2 • On constate les mêmes évolutions en France, en Belgique et au Québec.

3 • Cf. *Plan Cadre*, adopté par la Conférence des ordinaires romands en 1981.

Au milieu des années nonante, un essouffement se fait sentir. La complexité du monde en crise interpelle aussi les catéchistes dans leur travail.⁴ Les difficultés rencontrées sont multiples : manque de catéchistes de base pour accompagner les groupes des 8-17 ans, peine à trouver des responsables de catéchèse « formés », parents de plus en plus éloignés de la vie de l'Eglise, surcharge du clergé, multiplication des demandes de baptême en âge de scolarité, multiplication de demandes catéchétiques nécessitant une recherche de solutions personnalisées, ignorance religieuse des adultes baptisés, aspiration d'adultes à tisser des communautés de foi vivantes et adaptées à leurs rythmes et leurs disponibilités. De plus, les différents acteurs de la catéchèse peinent à être en contact de façon vivante avec le sens de leur engagement.

Comme tout était plus simple à l'époque où le clergé et l'école tenaient tout cela bien en main, quand on pouvait se baser sur un manuel solide et des catéchistes bénévoles en nombre suffisant !

Stimulations pour espérer

On trouve déjà dans les écrits du Magistère sur la catéchèse élaborés dans les années 70, des propositions prophétiques sur lesquelles, aujourd'hui, les catéchistes, le clergé et les évêques peuvent s'appuyer et qui correspondent aussi à leurs aspirations, à leurs réflexions et analyses.

Les points fondamentaux suivants de ces écrits ouvrent de nouvelles perspectives pour la catéchèse. Ils commencent à être pris en compte seulement aujourd'hui : la catéchèse est destinée à tous, et surtout aux adultes dans un contexte d'évangélisation⁵ ; les cloisonnements entre âges différents nuisent à l'annonce de la foi ; la catéchèse est permanente ; la catéchèse

visé la maturation de la foi chrétienne tant de la personne singulière que des communautés.

« Il importe que la catéchèse d'enfants et de jeunes, catéchèse permanente, catéchèse d'adultes ne soient pas des domaines étanches et sans communication. Il importe plus encore qu'il n'y ait pas de rupture entre elles. Il faut, bien au contraire, favoriser leur parfaite complémentarité : les adultes ont beaucoup à donner aux jeunes et aux enfants en matière de catéchèse, mais ils peuvent aussi en recevoir beaucoup pour la croissance de leur vie chrétienne. Il faut le redire, personne dans l'Eglise de Jésus-Christ ne devrait se sentir dispensé de recevoir la catéchèse. C'est même le cas des jeunes séminaristes... comme de tous ceux qui sont appelés à la tâche de pasteurs et de catéchistes », écrit Jean Paul II.⁶

A l'échelle locale, le parcours français *Trésor de la foi* est utilisé progressivement dès 1999 dans les cantons de Genève, Vaud, Jura et Neuchâtel. Ces nouvelles pratiques sont porteuses d'un renouveau. Les catéchistes y trouvent du sens ! Il s'agit d'une catéchèse qui part de la profession de foi de la communauté chrétienne, qui est enracinée dans la Parole de Dieu, qui est structurée sacramentellement et qui éveille à la vie spirituelle pour vivre sa foi au quotidien. Dans cette approche, la catéchèse

4 • L'analyse de l'évolution de notre société et de la crise de transmission a été décrite par les évêques de France dans la *Lettre aux catholiques de France : proposer la foi dans la société actuelle*, 1999.

5 • Dans un contexte de mutation et de première évangélisation, l'annonce de la Bonne Nouvelle vise en premier lieu les adultes. Par contre, dans un régime de chrétienté, l'intérêt se déplace de l'adulte vers l'enfant puisqu'on estime que les adultes sont formés dans la foi.

6 • Exhortation apostolique *Catechesi Tradendae*, n° 45, 16.10.1979.

s'adresse à tous ses acteurs : enfants, familles, animateurs et membres de la communauté chrétienne. Le binôme enfants-catéchiste n'est plus le modèle unique.

A Genève, par exemple, une paroisse offre des catéchèses qui incluent des enfants de tous âges, y compris des adolescents, des parents, grands-parents et toute personne qui le désire. Autour d'un thème commun, avec des ateliers aux pédagogies différenciées, ces personnes se retrouvent pour manger ensemble, partager la Parole et la célébrer, et ceci le dimanche, environ sept fois par an. On peut y participer même sans inscription.

Des nouvelles pratiques

Imaginer des pratiques catéchétiques adaptées à nos contemporains et ayant le bon goût de l'Évangile... La tâche est ardue, passionnante, mais aussi angoissante car personne ne détient la recette. On entrevoit qu'il ne s'agit pas d'abandonner les enfants et les jeunes, mais de faire évoluer les mentalités pour découvrir que la catéchèse s'adresse à tous et est portée par tous.⁷ Cette tâche durera le temps qu'il faut pour changer de mentalité.

Les évêques de France ont proposé une piste pour « changer de mentalité ». Dans un instrument de travail publié au début du Carême 2003, *Aller au cœur de la foi, questions d'avenir pour la catéchèse*, ils se soucient de ce qui est à l'origine de

la dynamique de la catéchèse, ce qu'ils nomment « le cœur de la foi ».

Ce cœur de la foi est vécu de façon unique dans la célébration de la Vigile pascale où se déploient les grands symboles du feu, de l'eau baptismale, de la profession de foi et de l'eucharistie. La catéchèse devrait se déployer dans cette dynamique, par étapes et autour de grands symboles.

Le feu : la catéchèse est expérience d'une invitation à se laisser mettre en mouvement et à se rassembler hors de nos lieux - habituels - d'Église, là où les hommes vivent. Une lumière est donnée, elle nous attire, nous touche et nous emmène à travers la nuit, solidaires de nos contemporains qui cherchent leur chemin.

La Parole : la catéchèse est expérience de Dieu qui entre en conversation avec nous. Les conditions propices à l'écoute mutuelle sont à inventer, comme l'ont fait d'autres qui se sont risqués avant nous dans cette aventure, attirés par une promesse de vie et de liberté.

La foi proclamée et célébrée : la catéchèse est expérience où l'homme et la femme peuvent répondre : « oui, je veux être de cette famille croyante, je veux être de ce peuple qui suit le Christ mort et ressuscité ». L'expérience catéchétique permet de mûrir avec d'autres des choix de vie, d'affronter ensemble des obstacles, de vivre des renoncements inhérents au compagnonnage avec le ressuscité.

Faire corps : la catéchèse est ce lieu où se tissent les liens d'une communauté qui annonce le Royaume. Pour nourrir ces liens, nos contemporains doivent pouvoir être rassemblés autour de tables accueillantes, par des hôtes bienveillants.

Écrits du Magistère sur la catéchèse :

Le Directoire catéchétique général, 1971.

L'exhortation apostolique de Jean Paul II, *Catechesi Tradendae* (Sur la catéchèse en notre temps), 1979 (suite au Synode des évêques de 1977).

Le Catéchisme de l'Église catholique, 1992.

Le Directoire général pour la catéchèse, 1997.

7 • « La catéchèse déploie ce que la communauté vit, croit et célèbre ; pas de catéchèse sans l'appui de communauté vivante », in **Henri Derroitte**, *La catéchèse décloisonnée. Jalons pour un nouveau projet catéchétique*, col. Pédagogie catéchétique n° 13, Lumen Vitae, Bruxelles 2004 (3^e éd. revue et augmentée), pp. 74-77.

Une intuition

Dans l'idée d'insuffler cette dynamique pascale à la catéchèse, nous avons mis sur pied à Genève, avec d'autres collègues, une expérience qui porte déjà des fruits. Et nous nous réjouissons de goûter ceux qui sont à venir.

Sous le label *Parole à goûter*, nous avons proposé depuis trois ans des itinéraires de catéchèse d'adultes. Concrètement, nous présentons aux intéressés la démarche qui consiste en environ sept rencontres, dans lesquelles nous lisons et méditons un seul texte biblique, à partir de notre expérience croyante. Les animateurs ont au préalable cherché dans le texte des étapes de révélation progressive que nous explorons de fois en fois.

Ce qui compte c'est de cheminer en tant que croyant, en parallèle avec les personnages, les symboles et événements du texte. Un animateur veille à ce que la parole circule entre les participants. Des moyens variés sont proposés pour valoriser l'expression de l'expérience croyante et pour que la Parole de Dieu puisse être entendue, illustrée, goûtée non seulement pendant, mais aussi dans l'intervalle de deux rencontres.

Le constat est enthousiasmant. Les participants relèvent qu'il est précieux de s'exprimer en sécurité avec ses questions et ses doutes sur sa foi. Ils le disent dans les bilans : « Dans la vie de tous les jours, on n'a pas l'occasion d'avoir une telle écoute des autres, d'être pris au sé-

rieux dans ce qu'on dit ou dans ce qu'on partage. Ça été pour moi des moments de bonheur de pouvoir partager avec tous, malgré mon silence souvent... La bonne semence, je suis sûre que ça va germer. » L'adulte en tant qu'adulte a un besoin vital d'avoir un lieu de parole pour sa foi, mais ces lieux ou espaces de catéchèse d'adultes sont très rares. Le rôle du catéchiste est donc d'être un serviteur de la Parole.⁸

Cette expérience a permis aux participants de se réconcilier avec l'idée de catéchèse d'adultes. L'envie de proposer cette démarche à d'autres s'est concrétisée par l'élargissement du groupe d'animateurs.

L'expérience de la liberté, du respect du cheminement croyant de chacun donne envie de poursuivre. Au carrefour de la parole des uns, des autres et de la Parole de Dieu se tissent des liens communautaires, une Eglise de proximité naît.

Il est important, si l'on veut renouveler la catéchèse, de garder le contact avec le besoin vital inscrit au fond des baptisés et de ne pas en rester à des questions structurelles, pédagogiques, dogmatiques.

La catéchèse nourrit le baptisé et elle doit le faire tout au long de sa vie. Le baptisé a besoin de catéchèse non pas parce qu'il est scolarisé ou parce qu'il est parent ou encore membre de la chorale, mais simplement à cause de la nouveauté de l'Évangile. Cette nouveauté,⁹ comme au lendemain de Pâques, nous conduit à une parole toujours neuve : Il est vivant, nous vivons !

La catéchèse est invitée à reprendre les routes qui mènent en Galilée ou qui conduisent de Jérusalem à Emmaüs, pour partager avec nos contemporains une parole qui n'est pas simple répétition d'énoncés de foi appris, mais expression d'une nouveauté.

8 • « On peut dire qu'au cœur de la tâche catéchétique il y a l'art et la science de susciter et d'élargir les expériences, de les approfondir, de les communiquer, de les exprimer », in **Emilio Alberich**, *La catéchèse dans l'Eglise*, Cerf, Paris 1986, p. 96.

9 • Un essai décrit bien cette « Pâque » de la catéchèse : **André Fossion s.j.**, *Dieu toujours recommencé. Essai sur la catéchèse contemporaine*, col. Théologies pratiques, Bruxelles 1997.

L'Eglise et les médias

Réflexions sur deux mondes « irréconciliés »

●●● **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Les médias n'ont en général pas bonne presse au sein de notre Eglise. Nombreux sont les catholiques qui croient détecter une odeur de soufre lorsqu'un journaliste les approche. Ils accusent les médias de s'acharner contre l'Eglise catholique, de la réduire trop souvent à quelques scandales isolés tournant autour du sexe et de l'argent.

Mais curieusement, nous, gens de la presse, sommes aussi confrontés à la critique inverse. On nous reproche de « sur-couvrir » l'Eglise, de faire preuve à son égard d'une complaisance coupable. Il est vrai que ce printemps, avant et après la mort du pape Jean Paul II, une véritable déferlante catholique et cathodique s'est déversée sur les lecteurs et téléspectateurs. Dans un kiosque lausannois, j'ai entendu une cliente exaspérée demander « n'importe quel journal, mais un journal sans pape ». Un confrère de *L'Hebdo* a poussé un grand cri du cœur sous le titre : *Le ras-le-bol des athées*. On peut le comprendre, un peu.

Lors du récent voyage de Benoît XVI à Cologne, le reproche selon lequel les médias seraient devenus une extension de l'office de la propagande du Vatican nous a été resservi. Alors : Eglise chouchoutée ou Eglise chahutée ? La réponse n'est pas simple. Et tant que la question ne sera pas posée avec suffisamment de précision, elle restera même impossible.

Si l'on veut voir clair dans ce domaine complexe, il faut partir d'une première constatation : les médias n'existent pas. Le monde médiatique est diversifié, conflictuel et concurrentiel. Il y a les médias écrits et audio-visuels, les médias populaires et dits sérieux, les médias généralistes et spécialisés, et tous ne se ressemblent pas.

La même chose est vraie pour les gens de médias : chez eux aussi les origines et les profils diffèrent. Les journalistes existent aussi peu que les médecins, les curés ou les gendarmes. Il y a une multitude de journalistes et, malgré ce que beaucoup de personnes extérieures aux médias croient, ils ne sont pas tous des clones.

Cela dit, il ne faut pas nier que la corporation des journalistes présente certaines caractéristiques qui créent comme un moule. En vivant dans ce milieu et en participant régulièrement à des discussions entre gens de presse, on est frappé par le ton badin, moqueur, persifleur, souvent superficiel, cynique et sarcastique qui y prédomine. Celui qui affirme une conviction véritablement personnelle est facilement considéré comme un « emmerdeur », un gâcheur de fête, un teigneux. Un bon journaliste se moque de tout, surtout de toute autorité, hiérarchie et institution.

Cette attitude n'épargne pas une institution aussi hiérarchique que l'Eglise catholique, au contraire : étant l'institution la plus solidement charpentée, la

église

Beaucoup de catholiques se plaignent de la façon dont les journalistes traitent l'Eglise. En même temps, des non-catholiques dénoncent la complaisance des médias à l'égard de l'Eglise catholique. Qui a raison ? Etrangement, les deux, un peu.

moins permissive et la plus ancienne de cette société occidentale si allergique aux autorités, l'Église ne peut être qu'une cible privilégiée de l'anti-autoritarisme viscéral professé par bien des journalistes. Il faut cependant éviter un piège dans lequel tombent souvent les pourfendeurs des médias : celui d'identifier médias et journalistes. Les journalistes ne font pas les médias : ce sont plutôt les médias qui façonnent les journalistes. D'ailleurs, il est souvent frappant de constater le hiatus entre les gens de médias et le résultat de leur travail. Car les médias constituent une industrie qui fonctionne selon des règles contraignantes, auxquelles il est difficile d'échapper. Même s'ils se gargarisent beaucoup de la « liberté de la presse », les journalistes ne sont libres que dans des limites étroites posées à la fois par leur origine, leur environnement et les contraintes de l'industrie qu'ils servent.

La première contrainte que subit tout travailleur des médias se résume à la nécessité d'être lu, entendu ou vu par un grand nombre de consommateurs. Les journalistes sont tributaires des attentes (ou des attentes supposées) non seulement de leurs collègues, mais du public, c'est-à-dire de cet ensemble d'opinions et de préjugés qu'on appelle si joliment « l'air du temps ». Bien sûr, en servant la sauce qu'ils croient que le public attend d'eux, les journalistes contribuent à leur tour à renforcer le *mainstream*. Le serpent finit par se mordre la queue : un cercle vicieux ou *Teufelskreis* (cercle diabolique) comme l'on dit en allemand.

Donc, lorsque nous parlerons des médias par la suite - d'une façon parfois un peu sommaire et sans toujours pouvoir apporter toutes les nuances nécessaires -, il faudra garder en tête la formidable diversité du monde médiatique et journalistique, mais aussi ses contraintes conformistes.

Un autre problème méthodologique se pose. En évoquant le thème « Église et médias », il faut distinguer entre trois questions différentes, quoique reliées entre elles : comment les médias traitent le fait religieux en général, le christianisme et l'Église catholique en particulier. Nous allons examiner ces trois points.

Les médias et la religion

En général, les médias entretiennent un rapport ambivalent face aux phénomènes religieux. A priori, le courant majoritaire dans les médias modernes se plaque aux tendances prévalant dans la société : il est matérialiste, positiviste, scientiste, hédoniste. « L'air du temps » en Europe occidentale (le cas des États-Unis est fort différent, sans parler des pays non-occidentaux) professe une sorte de religion sans Dieu, basée sur un mélange de darwinisme vulgaire, de freudisme primaire et de scientisme naïf.

En véritables archiprêtres de l'air du temps, les journalistes ne peuvent que cultiver ces nouvelles certitudes où Dieu et la religion n'ont guère de place. Mais en même temps, les gens de médias savent pertinemment que la spiritualité, elle aussi, est « porteuse » (de tirage et d'audience), surtout depuis quelques années. Cela oblige les médias à un exercice périlleux : célébrer le culte du Dieu Science, tout en sacrifiant au besoin de spiritualité.

En simplifiant une réalité complexe, on peut dire que pour l'air du temps médiatique, la religion, parce qu'ensemble structuré et ritualisé de croyances, est *out*, alors que la spiritualité, comprise comme quête libre et individualiste de bien-être mental, est *in*. Dans notre société, la religion est largement associée au fanatisme, à l'intolérance, à la violence, voire à la guerre. De plus, elle rime avec

institution, discipline, précepte - donc à la trappe ! Spiritualité, au contraire, fait penser à bien-être, à « être zen » et en bonne santé : on achète !

Médias et christianisme

Cette défiance des médias face à la religion en général se double d'une méfiance plus spécifique à l'égard du christianisme. En Europe occidentale, un courant majoritaire, autant chez les journalistes que chez les gens « normaux », identifie le christianisme prioritairement aux Croisades, à l'Inquisition, au colonialisme, à la répression sexuelle, à l'antisémitisme, à la discrimination de la femme.

En même temps, et les débats autour de la Constitution de l'Union européenne l'ont clairement montré, il y a un large consensus pour glorifier les Lumières qui nous auraient apporté la tolérance religieuse, la connaissance scientifique, le progrès social et le bien-être matériel. A bas les apôtres et les martyrs ! Saint Diderot, saint Voltaire, priez pour nous !

Cette vision manichéenne où les lumières des Lumières s'opposent à l'obscurité du christianisme est, hélas, quotidiennement relayée par un grand nombre de journalistes. Il est vrai que les chrétiens, trop souvent, ont fabriqué les verges avec lesquelles les détracteurs les fouettent et il ne faut pas nier le fait que l'histoire du christianisme n'a pas toujours été conforme aux préceptes même du Christ. Mais ce qui est grave, c'est que ces critiques font rarement la distinction fondamentale entre le message chrétien et les faits (et méfaits) des chrétiens.

Ainsi, le rôle crucial du christianisme dans l'affirmation de la dignité de la personne humaine est largement passé sous silence dans les médias, sous prétexte que des personnes se disant chrétiennes ont souvent manqué et manquent à ces prin-

cipes (ce qui est vrai). En revanche, on distingue facilement la science, réputée fondamentalement bienfaisante, du mauvais usage, regrettable, qu'on a pu en faire. La bombe atomique et la destruction des équilibres écologiques, par exemple, sont considérées comme des effets pervers qui ne remettraient pas pour autant en question la science et la technique même. A l'opposé, le message chrétien est régulièrement dénigré au nom du mauvais usage qu'on en a fait. Entre christianisme et religions extrême-orientales, on constate la même inégalité de traitement. Alors que le christianisme est sévèrement jugé à cause des méfaits commis en son nom, le fait que des bouddhistes aient pu commettre des crimes n'entame pas en Occident la popularité du bouddhisme - pour la simple raison qu'ils sont peu connus. Le handicap du christianisme, c'est que l'on connaît (ou croit connaître) les chrétiens et leur histoire. D'autres religions passent mieux, surtout lorsqu'elles bénéficient du « bonus exotique ».

L'Église face aux médias

Les choses se compliquent encore quand il s'agit de l'Église catholique. Notre Église constitue un monde structuré, hiérarchisé, basé davantage sur l'autorité et le charisme que sur le sacro-saint principe de la démocratie moderne *one man - one vote*. Dès lors, la collision avec l'attitude anti-autoritaire de bien des journalistes est inévitable, surtout lorsque ces derniers ne connaissent pas la vie réelle de l'Église et qu'ils véhiculent une image surannée, datant des années de leur premier catéchisme.

L'Église catholique réussit très difficilement à faire passer ses messages, surtout quand elle prend le contre-pied de l'hédonisme, de l'égalitarisme et du consumérisme ambiant. De plus, en maintenant le célibat obligatoire des prêtres, en refusant le mariage homosexuel, en s'opposant à la contraception non naturelle et à l'avortement, l'Église catholique se pose en ennemie intransigeante du pansexualisme actuel - et cela, la société occidentale et ses porte-parole dans les médias ne sont pas prêts à le lui pardonner.

Il est vrai aussi que la hiérarchie catholique a parfois de la peine à montrer que ses prises de position sont autant inspirées par l'amour des hommes que par la rigueur doctrinale. Inversement, il est affligeant de voir à quel point les prises de position de l'Église peuvent être déformées par les médias. Ainsi, lors de la visite du nouvel ambassadeur de la Suisse auprès du Saint-Siège, on a lu dans les journaux que Benoît XVI aurait critiqué la Suisse, notamment à cause de la nouvelle loi sur le partenariat enregistré. En lisant le texte original de l'allocution du pape, on ne trouve pas trace d'une telle critique.

Les atouts de l'Église

Mais les handicaps de l'Église catholique peuvent se muer en atouts. Les médias aiment les propos clairs, les institutions personnalisées et les leaders charismatiques. Et quand ces personnes ont le sens du verbe et du symbole, c'est encore mieux. De plus, le catholicisme est culture du signe et de l'image, contrairement au protestantisme qui est surtout culture du verbe et de l'écriture. Il y a un côté spectaculaire dans le catholicisme qui correspond étonnamment aux exi-

gences de l'ère télévisuelle. D'où l'incroyable succès médiatique du pape Jean Paul II, devenu au fil des ans un véritable *Pop Pope*.

Pourtant, l'engouement des médias pour le défunt pape ne doit pas nous induire en erreur. La question de savoir si la médiation du pape contribue à mieux diffuser le message chrétien se pose. D'un côté, la bonne couverture médiatique d'événements phares comme les JMJ de Cologne peuvent ouvrir l'esprit du public, lui révéler une image jeune et souriante de l'Église. De l'autre, le *star system* et le culte de la personnalité qu'une surmédiation de la figure du pape risquent d'entraîner ne correspondent guère au message chrétien qui tend au contraire à glorifier les petits : bienheureux les non-médiatiques...

La réalité est donc paradoxale : le pape est médiatique, certains grands événements de l'Église sont médiatiques, l'Église elle-même et son message ne le sont pas nécessairement.

Faut-il le regretter ? En partie oui, car les médias sont les aréopages de la société moderne : l'Église doit y semer la parole, même si la graine tombe parfois dans les ronces. Mais d'un autre côté, on peut se réjouir du fait que l'Église catholique ne plaise pas toujours à l'industrie médiatique. Car à trop se plier aux exigences de l'air du temps, de *l'infotainment*, on perd son âme.

Chr. B

Dialogue islamo-chrétien

40 ans de *Nostra Aetate*

●●● **Thierry Schelling s.j.**, Genève

Le 28 octobre 1965, à Saint-Pierre de Rome, est signée la déclaration des Pères du concile Vatican II traitant du rapport de l'Eglise catholique romaine avec les autres religions. Elle porte l'en-tête *Nostra Aetate*, « A notre époque », comme si l'Eglise voulait désormais désigner le contexte historique et spatial de ce XX^e siècle comme déterminant pour sa re-définition.

Cette déclaration est une des plus courtes qu'ait produites le concile. Elle concentre en cinq chapitres le regard d'*aggiornamento* voulu par l'épiscopat catholique mondial en réponse à son environnement pluri-religieux, duquel l'Eglise ne peut s'extraire ni se substituer sans courir le risque d'un sectarisme contre-productif ou d'une aliénation stérile.

Car l'Eglise a agi selon sa conviction profonde que le dessein de salut enveloppe tous les hommes, quelle que soit leur religion, puisque déjà une année auparavant, en 1964, le concile avait souscrit à l'affirmation théologique que l'humanité tout entière est appelée à la communion avec Dieu (cf. *Lumen Gentium* 2) : « à cette union avec le Christ, qui est la lumière du monde, de qui nous procédons, par qui nous vivons, vers qui nous tendons, tous les hommes sont appelés » (*LG* 3). Et de développer sa vision des non-chrétiens plus précisément encore pour les juifs et les musulmans (cf. *LG* 16)

qui, bien que n'ayant pas encore reçu l'Evangile, « sont ordonnés au peuple de Dieu » que forment les chrétiens - *ordnantur* dans le texte originel, un verbe latin au passif qui n'attribue guère de participation active aux concernés !

Mais le concile ira encore plus loin avec la déclaration *Nostra Aetate*. La phrase est du reste célèbre : « L'Eglise catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions », mais c'est le respect de leurs traditions, de leurs règles et doctrines qu'elle promet, car « souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes [s'y trouve] » (*Nostra Aetate* 2). Et d'invoquer la prudence, la charité, le dialogue et la collaboration comme les attitudes à exercer face aux autres religions, dont elle dit reconnaître, préserver et faire progresser « [les] valeurs spirituelles, morales et socioculturelles » (*ibid.*).

Cela est donc valable pour l'Islam, dont le chapitre qui lui est consacré précède celui sur les juifs - une préséance intéressante, car dans *Lumen Gentium*, c'est « en premier lieu » aux juifs que le concile s'adressait (cf. *LG* 16). En tous les cas, *Nostra Aetate* tente, pour la première fois avec autant de solennité, d'esquisser le regard de l'Eglise catholique sur le monde musulman. Cela donne lieu à deux paragraphes de teneur inégale.

Cet automne, on fêtera le quarantième anniversaire de « Nostra Aetate », une déclaration du concile Vatican II qui traite des relations de l'Eglise romaine avec les autres religions. Bilan par la lorgnette du dialogue islamo-chrétien.

Le premier regroupe les éléments consonnants entre le credo islamique et la doctrine chrétienne : foi en un Dieu unique et créateur qui a communiqué avec les hommes, vénération des prophètes et de Marie, attente du Jugement dernier, pratique de la prière, de l'aumône et du jeûne, en relevant tout de même subrepticement le fait « qu'ils [les musulmans] ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu ». Un « détail » de poids, certes, mais dont l'explicitation théologique n'avait pas lieu d'être dans cette déclaration.

Le résumé est bien réussi. On doit probablement sa concision aux Eglises arabes/arabophones présentes au concile (chaldéenne, maronite, melkite, copte et syriaque) et qui ont cohabité tant bien que mal avec l'Islam depuis mille quatre cents ans !

Oublier le passé ?

Le second paragraphe de la déclaration est plus problématique. Il dit notamment que « si, au cours des siècles, de nombreuses dissensions et inimitiés se sont manifestées entre les chrétiens et les musulmans, le concile les exhorte tous à oublier le passé et à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle (...) ».

« Oublier le passé » est tout simplement impossible humainement parlant. Et pour la psychologie et l'équilibre tant de l'individu que de la communauté, quel mal ferait un tel oubli pour avancer (sincèrement ?) en vue de se comprendre et de comprendre les autres ? Ne faudrait-il pas mieux l'étudier pour l'intégrer à son présent ? Ainsi, tant dans la croissance personnelle ou communautaire que dans les rapports islamo-chrétiens, il s'agit d'en élaguer la naïveté et l'irénisme et d'aiguiser le regard au réalisme de la rencontre de l'autre dans son altérité.

Heureusement, cette exhortation à l'oubli du passé a été remise en question *de facto* lorsque l'Eglise elle-même, le 12 mars 2000 par exemple, a demandé pardon en confessant et en considérant avec humilité les fautes du passé, dans une authentique « purification de la mémoire ».¹

Allant même jusqu'au bout de son repentir, elle a demandé pardon pour les chrétiens qui ont eu des paroles et des comportements « suggérés par l'orgueil, par la haine, par la volonté de dominer les autres, par l'inimitié envers les adeptes d'autres religions (...) », concluant avec force : « Jamais plus d'actes contraires à la charité dans le service de la vérité ; (...) Jamais plus d'offenses contre quelque peuple que ce soit (...) ». L'Eglise a donc demandé pardon *aussi* aux musulmans (cf. les « adeptes d'autres religions ») pour son indigne comportement à leur égard : on pense à la Reconquista espagnole du XI^e siècle, aux Croisades byzantines au Proche-Orient au XII^e et XIII^e siècles, à la conversion forcée des Morisques² au XVI^e siècle, aux controverses de réfutation intellectuelle de l'Islam au temps de la Réforme et de la Renaissance, jusqu'à Mozart qui, ironiquement, ne fera pas chanter son *Pacha Selim* dans son *Enlèvement au sérail* !

Quarante ans plus tard, changement de formule ou d'attitude - ou des deux ? La plus récente prise de position d'un pape vis-à-vis de l'Islam nous vient de Cologne, lors des dernières JMJ.

Le 20 août 2005, Benoît XVI reçoit des membres des communautés musulmanes en Allemagne. Il reprend quasi l'en-

1 • « Confession des fautes et demande de pardon, 12 mars 2000 », in *La Documentation catholique*, 2 avril 2000, n° 2223, pp. 330-332.

2 • Nom donné aux musulmans d'Espagne convertis de force au catholicisme.

semble du chapitre sur les musulmans de *Nostra Aetate*, mais s'il ne relève pas le fait qu'ils ne croient pas en Jésus comme Dieu, il répète l'exhortation à l'oubli du passé... Répétition qui est presque aussitôt remise en question par le paragraphe final de son allocution : « Ensemble, chrétiens et musulmans, nous devons faire face aux nombreux défis qui se posent en notre temps [*nostra aetate* ! n.d.l.r.]. Il n'y a pas de place pour l'apathie, ni pour le désengagement, et encore moins pour la partialité et le sectarisme. Nous ne pouvons pas céder à la peur, ni au pessimisme. Nous devons plutôt cultiver l'optimisme et l'espérance. Le dialogue interreligieux et interculturel entre chrétiens et musulmans ne peut pas se réduire à un choix passager. C'est en effet une nécessité vitale, dont dépend en grande partie notre avenir. »³

Partenariat de mise

Ce qui est nouveau dans ce texte, c'est de déclarer le dialogue islamo-chrétien de « nécessité vitale ». Avec Jean Paul II, après sa rencontre avec les jeunes musulmans marocains à Casablanca, en 1985, ou bien celle, élargie à toutes les religions, d'Assise en 1986, on s'était habitué à considérer le dialogue en général et celui interreligieux en particulier, comme une attitude normale, naturelle, de la part des chrétiens vis-à-vis des membres des autres religions. Mais cette fois-ci le pape élève d'un cran cette attitude de base qui est le dialogue, en spécifiant que celui avec les musulmans est de « nécessité vitale ».

Certes, il s'agit d'une allocution pontificale et non pas d'un texte solennel d'un concile. Mais c'est aussi l'acte d'un nou-

veau pape - élu « seulement » quatre mois auparavant - à la réputation théologique bien assurée : circonspecte précision et choix réfléchi des mots en vue d'une pédagogie de la foi. Certes, le pape parlait comme Allemand à des compatriotes : « Vous représentez certaines communautés musulmanes qui existent dans le pays dans lequel je suis né, dans lequel j'ai étudié et vécu une bonne partie de ma vie. » Mais il n'ignore pas la réalité : la présence de musulmans et musulmanes en Europe croît et, en l'espace de quarante ans, l'Allemagne compte désormais plus de 3 millions de musulmans. Le partenariat est de mise, surtout face au terrorisme en expansion (cf. le début de son allocution).

Parce qu'il y a du bon et du vrai dans la foi islamique qui éclaire l'humanité tout entière, parce que c'est l'homme qui est à mettre au centre de tout - « c'est uniquement sur la reconnaissance du caractère central de la personne que l'on peut trouver un terrain commun d'entente (...) », poursuit Benoît XVI - et parce que le dialogue continue à être l'attitude des catholiques face aux autres religions, le dialogue entre chrétiens et mu-

Le grand mufti Ahmad Kufaro et Jean Paul II (mosquée des Omeyyades, Damas 2001)



3 • Allocution de Benoît XVI sur www.vatican.va.

sulmans est désormais défini « de nécessité vitale ». Il passe par l'éducation de la conscience des fidèles des deux communautés, et ainsi veut dépasser « les éventuelles oppositions culturelles » et neutraliser « la force explosive des idéologies » des deux religions.

Deux constats réalistes : non seulement des différences mais des différends ou « oppositions » existent bel et bien entre les deux mondes ; un point commun cependant les rassemble : leur « explosivité idéologique » ! Cela a l'avantage de la clarté : les oppositions *demeurent* et il faut les admettre, et l'Islam et le christianisme se sont déjà révélés source de conflits ! Alors, comment oublier le passé dans ce cas-là ?

Purger la mémoire

Après la demande de pardon, « au nom de la foi [chrétienne] et de la morale (...), [pour les] méthodes non évangéliques » utilisées par des hommes d'Eglise « en accomplissant leur devoir de défendre la vérité », qui sont allés jusqu'au mépris des cultures et des traditions religieuses d'ethnies et de peuples divers, l'Eglise catholique a voulu purifier « la mémoire du chemin des chrétiens à travers les siècles ».⁴

Et le monde musulman ? A quand l'interdiction officielle de s'appuyer sur des versets coraniques⁵ et des *hadith*⁶ pour justifier tout acte anti-chrétien ? La longue liste des chrétiens tués par des musulmans à cause de leur appartenance au christianisme a été recensée dans un ouvrage récent⁷ : Najran en 642, les martyrs de l'Andalousie au IX^e siècle, les persécutions anti-coptes au XI^e siècle, l'islamisation forcée du Caucase au XIII^e siècle, les 800 martyrs d'Otrante en 1480, la destruction du royaume chrétien nubien au XVI^e siècle, les tueries contre les Grecs

orthodoxes au XIX^e siècle, le génocide arménien et le massacre des chrétiens assyriens au début du XX^e siècle.

L'histoire est riche d'occasions pour un mea culpa de la part du monde musulman *également*.

Plusieurs voix viennent de s'élever justement en écho à cette notion de « purification de la mémoire ». En mars 2005, à l'occasion du premier anniversaire des attentats de Madrid, l'ancien doyen de la Faculté de loi de l'Université du Qatar, Abd al-Hamid Al-Ansari, exhorte les musulmans à « purger leur héritage de fanatisme et à adopter une nouvelle pensée humaine civilisée ».⁸ Il réclame un discours relayé par les médias qui soit un discours de tolérance religieuse, de politique non discriminatoire à l'égard des autres religions et d'une juste législation : « Nous devons purger les programmes scolaires de toute implication et d'éléments sectaires selon lesquels les autres dévient du droit chemin et que la vérité est entre nos mains seules. Nous devons enrichir ces programmes des valeurs de tolérance et d'acceptation de l'autre qui est différent (quant à son école de foi, son groupe ethnique, sa religion, sa nationalité, son sexe). »

L'intellectuel qatari réagissait à la récente *fatwa* de la commission islamique d'Espagne qui condamne explicitement Ousama Ben Laden et al-Qaida, appelant ce tournant un « contre-djihad » !

4 • *Id.*, p. 332.

5 • Cf. la sourate al-Imran 3.

6 • Il s'agit des collections des dits et faits de Muhammad qui ont en pratique tout autant de poids légal et théologique que le Coran lui-même.

7 • Cf. **Camille Eid**, *A morte in nome di Allah*, Piemme, Casale Monferrato 2005.

8 • Cf. *Washington Post*, 29 mars 2005.

Là aussi, on est passé à un cran de plus pour le monde islamique par rapport à la relecture de son passé. Car, pour mémoire, en décembre 2003, une année après les attentats de Bali, la plus haute autorité juridique de l'Indonésie avait déclaré le terrorisme et les kamikazes d'illégaux au vu de la loi islamique, ajoutant pourtant que le djihad ou « guerre sainte » (Ben Laden ?) était *justifié* si l'Islam venait à être menacé.

Ensuite, en réponse à l'allocution pontificale du 20 août dernier à Cologne, le président du Conseil central des musulmans en Allemagne, Nadeem Elyas, a déclaré qu'il devrait également y avoir de la part du monde islamique un large *mea culpa*, une reconnaissance de ses fautes historiques, afin d'ouvrir le dialogue à un début renouvelé de collaboration avec les autres religions.

Finalement, le 23 août dernier,⁹ l'intellectuel syrien Sadiq al-Azm regrette que les sociétés arabes n'aient pas produit une « masse critique » parmi la population qui fasse avancer la société. Les initiatives dans ce domaine restent individuelles, partielles, lorsqu'elles ne sont pas simplement occultées. Il résume ainsi : « Il existe dans l'histoire de l'Islam, un "oui historique" pour le changement et le progrès qui a malheureusement dû se heurter à un "non dogmatique" de la religion. » Et de citer les élections locales en Arabie Saoudite comme le signe que *même eux* se sont résignés à une expression de la modernité clairement inspirée de l'Occident tant détesté !

L'expérience du passé

Il semble donc que le passé ne soit pas oublié, ni de la part de l'Eglise catholique, ni de celle des musulmans. Benoît XVI explique : « L'expérience du passé nous enseigne que le respect mutuel et la compréhension n'ont pas toujours marqué les relations entre chrétiens et musulmans. Combien de pages de l'histoire évoquent les batailles et aussi les guerres qui se sont produites, en invoquant, de part et d'autre, le nom de Dieu, en laissant presque penser que combattre l'ennemi et tuer l'adversaire pouvaient lui être agréables. Le souvenir de ces tristes événements devrait nous remplir de honte, connaissant bien les atrocités qui ont été commises au nom de la religion. Les leçons du passé doivent nous servir à éviter de répéter les mêmes erreurs. »

Le passé est à connaître dans toute sa crudité et la « richesse » du vocabulaire dans l'extrait ci-dessus pour décrire le millénaire et demi d'histoire commune entre chrétiens et musulmans devrait interpeller, même si, dans son discours, le pape aurait pu objectivement inclure les nombreux exemples alternatifs de « construire des ponts d'amitié », pour reprendre son expression au lendemain de son élection en avril, répétée dans son allocution à Cologne.

Interpeller, mais non pas paralyser ou apeurer. Car s'il est remis dans le contexte, sous-pesé avec les initiatives de rencontres de part et d'autre encore trop méconnues, et, lorsque avéré négatif, sincèrement avoué en toute objectivité, notre passé commun peut alors devenir source de sagesse et de juste comportement pour l'aujourd'hui du dialogue - *in nostra aetate* !

Th. Sch.

9 • Cf. *Neue Zürcher Zeitung*, 23 août 2005.

Paul Ricoeur

Une pensée universelle

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg

Prêtre, enseignant à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg et directeur de l'Institut romand de formation aux ministères laïcs de la même ville.¹

Pacifiste et engagé, le philosophe Paul Ricoeur, sans doute l'un des plus grands du XX^e siècle, nous a quittés en mai dernier à l'âge de 92 ans. Retour sur la trajectoire de sa pensée.

Né en 1913 à Valence (Drôme), Paul Ricoeur perd sa mère, six mois après sa naissance, et son père, tué au combat dès le début de la Première Guerre mondiale. Etudiant, il milite dans des mouvements pacifistes réformés de tendance socialiste. Il obtient son agrégation de philosophie en 1935 et enseigne cette discipline dans divers lycées. Il est mobilisé comme officier en 1939 et passe l'essentiel de la guerre dans une prison en Poméranie.

Après la Libération, il donne des cours dans un collège protestant des Cévennes et fréquente la communauté intellectuelle autour de la revue *Esprit*. Il est nommé en 1948 à l'Université de Strasbourg, puis occupe en 1956 la chaire de philosophie générale à la Sorbonne. Il la quitte en 1965 pour participer à la création de la nouvelle Université de Nanterre. Il y assiste douloureusement à la « naissance de mai 68 », tout en assumant avec courage la charge de doyen dès 1969. Pris à parti, même physiquement, durant les incidents, il démissionne de déception en 1970 et s'exile pour trois ans à Louvain, avant de regagner Nanterre où il enseigne à nouveau jusqu'à sa retraite (1981). Mais désormais il « disparaît » du brouhaha de l'époque. Croyant et non-marxiste, il s'absente de tous les débats révo-

lutionnaires des années 70 et est mis à l'écart par l'intelligentsia parisienne. Il se fait un nom avant tout à l'étranger : à Montréal, à Genève et principalement aux Etats-Unis, lieu de sa « seconde carrière », à Yale, à New York et surtout à Chicago comme *visiting professor* à la Divinity School. Il consacre également une partie de son temps à l'Institut international de philosophie qu'il préside et à la *Revue de métaphysique et de morale* qu'il dirige. Ce n'est que vers les années 90 que son rayonnement international se voit aussi reconnu en France, depuis le Colloque de Cerisy (1988) consacré à sa pensée.²

Humaniste à l'érudition « affolante », passionné de littérature autant que de sciences humaines, voyageur ouvert à l'univers anglo-saxon aussi bien qu'à la tradition allemande, P. Ricoeur a dialogué quasiment avec tous les courants de

1 • F.-X. Amherdt est l'auteur de deux thèses de doctorat, l'une en philosophie, l'autre en théologie, publiées ensemble en un volume sous le titre de *L'herméneutique philosophique de Paul Ricoeur et son importance pour l'exégèse biblique. En débat avec la « New Yale Theology School »*, Cerf/Saint-Augustin, Paris/St-Maurice 2004. Il a également édité et présenté un recueil d'articles de Ricoeur traduits de l'anglais, sous le titre *L'herméneutique biblique*, Cerf, Paris 2001.

2 • Actes édités par J. Greisch et R. Kearney, sous le titre : *Paul Ricoeur - Les métamorphoses de la raison herméneutique*, Cerf, Paris 1991.

la pensée occidentale, de l'Antiquité à nos jours. En témoignent les études publiées dans les trois volumes de *Lectures* (Seuil, Paris 1991, 1992, 1994). Il se laisse donc difficilement enfermer dans une école précise. Il définit ainsi l'orientation de son œuvre : « Elle est dans la ligne d'une philosophie réflexive ; elle demeure dans la mouvance de la phénoménologie ; elle veut être une variante herméneutique de cette phénoménologie. »

Au-delà des écoles

D'abord « touché » par le personnalisme d'Emmanuel Mounier et l'existentialisme chrétien de Gabriel Marcel et Karl Jaspers, Ricoeur s'inscrit en effet dans le courant de la philosophie réflexive qui, issue du « cogito » de Descartes, va, en passant par Kant, jusqu'à l'école française de Jean Nabert. En conformité avec cette tradition, Ricoeur vise la compréhension de soi qui s'opère par la réflexion, c'est-à-dire par cet acte de retour sur soi grâce auquel le sujet ressaisit le principe unificateur de ses actes de connaissance et de volonté.

Il rencontre donc tout naturellement la phénoménologie de Husserl, qui étudie précisément les conditions de possibilité de cette saisie de l'homme par lui-même. C'est alors l'envol de la pensée ricoeurienne, avec la publication des deux tomes de sa *Philosophie de la volonté*, le premier sous le titre *Le volontaire et l'involontaire* (Aubier, Paris 1950), le second intitulé globalement *Finitude et culpabilité* et édité en deux volumes, *L'homme faillible* et *La symbolique du mal* (Aubier, Paris 1960). Ricoeur y développe une phénoménologie existentielle de la volonté qui met en relief le mystère de l'existence incarnée, caractérisée par sa fragilité, sa faillibilité et la disproportion entre le fini et l'infini.

Il se heurte alors à Freud (*De l'interprétation*, Seuil, Paris 1965) et examine le « contrecoup » que la psychanalyse exerce sur la philosophie, en détruisant l'illusion de la « transparence à soi-même ». Il affronte ensuite le problème du mal et de la faute, et aboutit à une vaste herméneutique des langages poétiques et mythiques (notamment dans l'univers gréco-biblique) par lesquels l'humanité représente son expérience du péché et de la culpabilité.

La célèbre formule qu'il utilise à cette époque, « le symbole donne à penser », sonne le coup d'envoi de ses recherches ultérieures : il multiplie les « détours » sur la « voie longue » de la compréhension de soi, nécessairement « médiatisée par des signes, des symboles et des textes », jusqu'à *Soi-même comme un autre* (Seuil, Paris 1990).

Il y croise les théoriciens de l'interprétation, Schleiermacher, Dilthey, Gadamer et Heidegger, ainsi que les tenants de la philosophie analytique anglo-saxonne. Il assume la posture de l'arbitre au sein du *Conflit des interprétations* (Seuil, Paris 1969), entre l'entreprise démystificatrice des « maîtres du soupçon » (Marx, Freud, Nietzsche) - laquelle considère le symbole comme marque d'une motivation cachée - et l'herméneutique de la récollection du sens - qui, par la relation au sacré (cf. M. Eliade), pose le symbole comme apte à révéler la vérité de l'ineffable.

La poétique de l'écriture

Il concentre ensuite son attention sur le phénomène de « l'innovation sémantique », à l'œuvre dans *La Métaphore vive* (Seuil, Paris 1975), sur la notion du texte (*Du texte à l'action*, Seuil, Paris 1986) et sur la manière dont l'histoire des historiens et les romans de fiction articulent la

Etudes consacrées à Paul Ricoeur (en plus des actes du Colloque de Cerisy) :

O. Mongin,
Paul Ricoeur, Seuil,
Paris 1994.

F. Dosse,
Paul Ricoeur, les sens d'une vie,
La Découverte,
Paris 1997.

J. Greisch,
Paul Ricoeur.
L'itinérance du sens,
Million, Grenoble, 2001.

temporalité (dans son triptyque *Temps et récit*, Seuil, Paris, de 1983 à 1985).

Au nom de son « christianisme de philosophe » très marqué par l'influence du théologien protestant Karl Barth, il ne cesse d'appliquer ses recherches poétiques à la lecture de l'Écriture. Car il se dit avant tout « auditeur de la Parole » et il emprunte longuement les chemins de l'herméneutique biblique, dans la mesure où l'on ne peut « séparer les figures de Dieu des formes de discours dans lesquelles ces figures adviennent » (*Penser la Bible*, avec A. Lacocque, Seuil, Paris 1998 et *L'herméneutique biblique*, Cerf, Paris 2001).

Comment rassembler en faisceau le foisonnement d'une telle œuvre ? Il faudrait y ajouter son intérêt pour le droit, l'agir éthique et la justice (*Le Juste t.1* (Seuil, Paris 1996) et t. 2 (2001)), pour la politique (*L'idéologie et l'Utopie*, Seuil,

Paris 1997), pour le rapport au passé, aussi bien par les neurosciences (*Ce qui nous fait penser - La nature et la règle. Dialogue avec J.P. Changeux*, Odile Jacob, Paris 1998) que par le travail de l'historien, à travers la mémoire, l'oubli et le pardon (*La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Seuil, Paris 2000).

Effort d'exister

Peut-être, selon les propres indications de Ricoeur, ses écrits se laissent-ils organiser selon les quatre usages majeurs du « je peux » : je peux parler (philosophie du langage), je peux agir (philosophie de l'action), je peux raconter (théorie narrative), je peux me tenir responsable de mes actes (philosophie morale).

Quoi qu'il en soit, son entreprise si généreuse, si dialogale et si ouverte à tout ce qui se dit sur le sujet humain, sa production et son monde, n'a cherché à penser qu'une seule chose : comment l'homme, dans sa vulnérabilité, maintient « son effort d'exister et son désir d'être ».

Fr.-X. A.

COMMUNAUTE de L'ARCHE de Jean Vanier
accueillant des personnes handicapées mentales adultes
cherche

UN RESPONSABLE ADMINISTRATIF

La Corolle propose aux personnes en situation de handicap mental un lieu de vie partagé avec du personnel d'encadrement, selon une dimension citoyenne et spirituelle.

Renseignements relatifs au cahier des charges :
M^{me} O. SKJELLAUG
(021 801 87 43 ou skjellaug@hispeed.ch)

Lieu de travail : Versoix
Communauté La Corolle
Chemin d'Ecogia 24, 1290 Versoix

Délai de candidature : 20.10.2005

Les chrétiens et la politique

Selon Paul Ricoeur

●●● *François-Xavier Amherdt, Fribourg*

Dans la ligne de l'équipe de la revue *Esprit* et de son « christianisme social », le grand penseur réformé a sans cesse prôné son engagement éthique comme requis par la lecture des textes mêmes, tant philosophiques que bibliques : pas d'interprétation authentique de l'Écriture qui ne débouche sur une conversion de soi, un agir renouvelé et un témoignage concret, à la lumière du monde de la Révélation.² « J'échange le moi, maître de lui-même, contre le soi, disciple du texte », résume Ricoeur de manière suggestive. Ce qui exige humilité et décentrement : la nouvelle compréhension de soi apportée par le texte révélé implique du sujet qu'il consente à se désapproprier de lui-même et à se dégager de ses conceptions narcissiques ou établies, pour se laisser saisir par les nouvelles possibilités d'être-au-monde déployées par le texte. Or ce mode d'habiter l'univers suscité par l'Écriture

comporte nécessairement des incidences sociales, économiques et politiques. Impossible donc de s'enfermer dans sa « tour d'ivoire intérieure » pour parcourir la Bible en toute impunité. La Torah hébraïque met en question, les prophètes de l'Ancien Testament bousculent, la Sagesse change notre manière d'appréhender la réalité, le Nouveau Testament ouvre des perspectives inédites de vivre au XXI^e siècle, y compris dans la lutte pour le droit, contre la violence et en faveur du respect de la création.

Un triple engagement

Ainsi Ricoeur a toujours vu son « militantisme » social nécessaire sur trois plans : l'action protestataire par des déclarations, l'engagement dans des actions collectives et l'insertion dans des institutions. Une triple traduction de ses convictions de chrétien dans l'espace public qui pourrait inspirer les intellectuels, tant protestants que catholiques, ainsi que chaque baptisé.

Prêt donc à payer de sa personne, notamment dans sa défense du droit contre les étudiants contestataires, peu de temps après les événements de mai 68 alors qu'il était doyen de l'Université de Nanterre, ou dans sa dénonciation en 2004 - à plus de 90 ans (!) - de l'injustice sociale, en

Nous connaissons le Ricoeur du conflit des interprétations ou du symbole qui donne à penser. Comme chrétiens, nous admirons le protestant Ricoeur fournissant aux théologiens des clés herméneutiques indispensables pour interpréter l'Écriture. Mais savions-nous que le philosophe français s'était régulièrement employé, à l'exemple d'Emmanuel Mounier, à articuler ses convictions spirituelles avec des réflexions, voire même des prises de positions sur le terrain politique ?¹

- 1 • Mentionnons entre autres, comme jalons de cette pensée éthique et politique : *Le chrétien et la politique*, Paris 1940 ; *Histoire et vérité*, Seuil, Paris 1955 et 1990 (3^e édition augmentée) ; *Lectures 1 : Autour du politique*, Seuil, Paris 1991 ; *Le juste 1*, *Esprit*, Paris 1995 ; *Le juste 2*, *Esprit*, Paris 1995 ; *L'idéologie et l'utopie*, Seuil, Paris 1997.
- 2 • D'où le titre d'une série de contributions en herméneutique, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Seuil, Paris 1986.

tant que « répartition inégale des ressources dans le système du libéralisme mondialisé » et « déni de la reconnaissance due à chaque citoyen, c'est-à-dire mésestime des capacités personnelles de chaque être »,³ Ricoeur n'en reste pas moins très lucide sur la contingence de ses choix. Il précise d'ailleurs avec beaucoup de pertinence que « d'une part, la foi chrétienne implique une insertion dans le monde et un projet politique », mais que, « d'autre part, il n'y a pas entre la foi chrétienne et une politique déterminée de lien nécessaire », plutôt même « un certain hiatus ».

Pacifisme et violence

L'engagement politique de Ricoeur s'enracine dans sa propre trajectoire. Né en 1913, il a vécu dans sa chair les deux conflits qui ont déchiré le XX^e siècle. Il a perdu son père, tué sur le front en 1915, et a été fait prisonnier en 1940, traduisant en cachette durant sa captivité les

Paul Ricoeur



Ideen 1 de Husserl - une belle façon de refuser tout esprit revancharde à l'égard de ses gôliers !

Après la victoire de 1918, il a partagé les critiques adressées au Traité de Versailles, trop dur à l'adresse du vaincu et dont la sévérité a sans doute provoqué l'effondrement politique de l'Allemagne et causé une sorte de « suicide de l'Europe ». Il a épousé le mouvement pacifiste chrétien, inauguré par le mouvement du Sillon de Marc Sangnier, et a donc éprouvé la défaite française de 1940 comme un échec. Face à Hitler, pensait-il à l'époque, il aurait plutôt fallu résister avec les armes.

A son retour de captivité, son débat intérieur a refait cependant surface, à l'occasion de sa nomination comme professeur dans le collège cévenol protestant de Chambon-sur-Lignon. Sur l'initiative de deux pasteurs non-violents, celui-ci s'était en effet signalé en abritant de nombreux enfants juifs durant le conflit. Ce qui amena Ricoeur à rédiger en 1949 un essai intitulé *L'homme non violent et sa présence à l'histoire*,⁴ puis à rééquilibrer sa position, notamment sous la pression de la guerre froide.

Notre penseur distingue « le politique », conçu comme fondement de l'agir commun au sein de la *polis* (la cité, en grec), d'avec « la politique », envisagée comme l'activité qui tourne autour de la conquête et de l'exercice du pouvoir. Selon lui, le politique n'échappe pas à la tension existant entre l'établissement non-violent d'un Etat de droit exprimant la rationalité historique, et l'emploi, limité mais inévitable, d'une certaine violence au profit du pouvoir.

3 • Interview dans *La Vie*, 24.06.04, p. 67.

4 • Inséré dans *Histoire et vérité*, op. cit., pp. 235-245.

Que la violence soit inhérente aux structures politiques, Thomas Hobbes l'a clairement souligné en montrant même qu'elle contribue à l'édification des civilisations majeures de l'histoire. Que la domination soit constitutive du pouvoir, même si les divers types de « bureaucratization » essaient de la canaliser, Max Weber l'a nettement établi. Cependant, d'après Ricoeur, les démocraties à l'occidentale constituent d'intéressantes tentatives pour réduire cette violence intrinsèque dans des limites acceptables parce que légitimées par le droit.

Grâce à Eric Weil, pour qui le politique offre un cadre permettant à toute société humaine de prendre des décisions efficaces, ainsi qu'à Hanna Arendt, Ricoeur parvient à une conception équilibrée - et moins « naïvement tranchée » au regard de l'histoire - du rapport entre la rationalité du vouloir-vivre ensemble, incarnée par l'autorité éclairée, et la violence qui demeure hélas inéluctable.

Il situe la spécificité du droit en ce lieu à mi-chemin de la morale et de la politique. C'est ce qu'il affirme de manière nuancée dans l'*Avant-Propos* au premier des deux tomes intitulés *Le Juste* (p. 10), en une formule dialectique dont il a le secret : « Pour donner un tour dramatique à l'opposition que je fais [ici] entre une philosophie politique où la question du droit est occultée par la hantise de la présence incoercible du mal à l'histoire, et une philosophie où le droit serait reconnu dans sa spécificité non violente, je propose de dire que la guerre est le thème lancinant

de la philosophie politique, et la paix celui de la philosophie du droit. » L'histoire de l'humanité oscille entre guerre et paix, à la recherche du juste entre le légal et le bon.

Nettoyage du vocabulaire

Est-ce à dire que les philosophes pourraient peser d'une certaine manière sur l'actualité ? Sans se faire d'illusion, Paul Ricoeur préconise un service de « nettoyage conceptuel » afin de parvenir à un meilleur usage du vocabulaire. Dans le concert des interventions militaires américaines et des manifestations pacifiques, il propose par exemple, dans une interview donnée au quotidien *La Croix*,⁵ de distinguer entre les partisans « d'un pacifisme quasi-munichois - "quelque guerre que ce soit, je ne la ferai pas" - et à l'autre extrémité du spectre, les tenants d'une position qui est plutôt : "nous ne ferons de guerre que celle qui aura l'aval des Nations Unies". » Il se dit par-là même désireux de ne pas succomber « à l'antiaméricanisme primaire » consistant à prétendre que, du moment que cela vient des USA, cela ne peut être que mauvais !

D'autre part, le philosophe aide à concevoir les enjeux des événements : « Pourquoi l'Irak et pas la Corée du Nord ? Quel est le rôle de l'enjeu pétrolier ? », afin de sortir de la cécité intellectuelle et de l'opacité dans laquelle le flot ininterrompu d'informations risque de nous plonger. Prendre du recul : la fonction du « sage » ! Dommage peut-être, qu'à cet égard, Ricoeur se soit si ostensiblement tenu à l'écart du bavardage médiatique, préférant au style des philosophes tribuns celui de l'argumentation maîtrisée, notamment par le travail en équipes pluridisciplinaires.⁶

5 • 26.02.02, p. 13.

6 • Il a collaboré avec des historiens, des magistrats, des médecins. Voir par exemple sa confrontation avec le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux sur le fonctionnement du cerveau, la conception de l'homme et de la morale qui en découle dans l'ouvrage rédigé à deux mains, *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*, Odile Jacob, Paris 1998.

Une sagesse pratique

La philosophie éthique et politique de Ricoeur s'oriente essentiellement vers une sagesse pratique, c'est-à-dire l'art de prendre appui sur les normes générales, de mener rationnellement une délibération en vue de poser des décisions dans des contextes singuliers, tout en traversant le « tragique de l'action », c'est-à-dire les conflits auxquels aucune situation précise n'échappe.

Une illustration concrète ? Elle est tirée d'un entretien donné à la revue *Sciences Humaines* lors de la parution de son autobiographie intellectuelle *Réflexion faite (Esprit, Paris 1995)*, et réédité de manière posthume dans le numéro d'été dernier du périodique : « Prenons l'exemple du bon patron à la mode d'autrefois, qui essaie d'entretenir des relations paternalistes avec ses employés, mais qui les empêche de se syndiquer. Alors que la présence d'un syndicat peut favoriser l'émergence d'un conflit créateur, par exemple sur la compatibilité entre les horaires de travail des femmes et leur vie de famille. Il peut en résulter un compromis intéressant qu'il ne faut précisément pas confondre avec une compromission. C'est le résultat d'une négociation. Remarquons au passage que très souvent, en France, la négociation n'apparaît qu'après une confrontation : "Je vous force à négocier." A l'inverse, les Allemands sont habitués à négocier dès le départ, par exemple entre le patronat et les syndicats, ou entre l'Etat et la société civile. »⁷

Dans la même ligne, le sage Ricoeur n'hésite pas à prendre parti sur des questions de société, essayant toujours de comprendre avant de juger, par exemple sur le problème de la possibilité de l'adoption pour des couples homosexuels : « Je constate sans m'indigner que les figures de la conjugalité ne tournent pas exclusi-

vement autour du mariage, mais il y a un axe fixe vertical, celui de la filiation. Je vois comment les enfants nés sous X sont dans une quête éperdue de leur père et mère de naissance. J'entends tous les arguments des homosexuels, qui font valoir qu'ils éduqueraient aussi bien que les hétérosexuels. Mais je pense que les homosexuels ne peuvent pas priver des enfants qu'ils adopteraient du droit qu'eux-mêmes ont eu à avoir un père et une mère. La filiation, ce n'est pas de la psychologie mais de l'anthropologie. »⁸ En « termes catholiques », cela se traduirait par : « La filiation est de l'ordre de la nature, pas du désir. »

Intéressant de voir chez le « vieux lion » de la lutte sociale la réaffirmation de principes moraux à la source même de la juridiction publique. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien de choix politiques au nom de ses convictions personnelles et de son « christianisme de philosophe » !

Fr.-X. A.

7 • *Sciences humaines*, n° 162, juillet 2005, p. 8.

8 • Interview cité dans *La Vie*, *idem*.

Sauvagerie et classicisme

Johann Heinrich Füssli

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne d'art et d'archéologie

Les ferments du romantisme apparaissent dès la fin du XVIII^e siècle. En réaction sans doute au rationalisme des Lumières, un engouement antithétique se fait jour en faveur de l'étrange issu des arcanes du rêve et de l'inconscient. Johann Heinrich Füssli est l'archétype de ce préromantisme dans son versant fantastique, auquel le Kunsthau de Zurich, sa ville natale, rend hommage.

Une éducation européenne

Tout pays s'approprie le génie, quelles qu'en soient ses origines. Ainsi en est-il de Füssli, que l'Angleterre se plaît à considérer aujourd'hui comme un des siens, alors qu'en son temps le peintre d'origine suisse ne fut jamais qu'un étranger, un « teuton » disait-on à l'époque. Sa culture cosmopolite, précisément en raison de sa richesse, fut propice aux ambiguïtés. Né à Zurich en 1741, Füssli a vécu jusqu'en 1764 en Suisse où il se forma au contact des artistes suisses et allemands de la collection de son père. Portraitiste et écrivain d'art, ce dernier avait lui-même beaucoup voyagé.

Contraint par son père, le jeune Füssli entreprend des études de théologie dans l'intention de devenir pasteur. Mais sa rencontre avec Lavater, inventeur de la phy-

siognomonie, le détourne de cette destinée et le décide à se rendre en 1763 en Allemagne où il s'initie à l'esthétique auprès du philosophe Sulzer.

L'Italie ponctue aussi ses horizons tournés vers le Septentrion : Rome a d'autant plus d'importance dans sa formation qu'il y vivra 8 ans. Il ne cessera sa vie durant de puiser son inspiration dans l'œuvre de Dante et des poètes antiques. Si Michel-Ange et particulièrement les fresques de la chapelle Sixtine le fascinent, l'Antiquité n'est pas absente de son œuvre italienne, ainsi que l'atteste *L'Artiste devant les ruines* (Kunsthau, Zurich), exécuté à Rome en 1778. Mais la nouveauté s'insinue dans son regard empreint de mélancolie, très éloigné de la rigueur de ses contemporains néo-classiques qui se réfèrent à l'Antiquité comme à une discipline obligée.

Reste que l'Angleterre sera sa terre d'élection. Avant même d'envisager son premier séjour en Angleterre en 1764, Füssli connaissait les textes de Shakespeare et Milton. Subissant l'influence générale de l'anglomanie, qui s'empara de l'Europe durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, il éprouve dès l'âge de 23 ans pour cette contrée une affinité élective suffisamment grande pour que son second séjour y devienne définitif en 1779.

expositions

Füssli - The Wild Swiss,
au Kunsthau de
Zurich, jusqu'au
8 janvier 2006.

Dès lors, son œuvre devient le miroir de cette terre d'accueil. De 1786 à 1800, il réalise deux cycles de peintures d'après Shakespeare et Milton, introduisant le genre de la peinture d'histoire en Angleterre. Inaugurée en 1799, la Milton Gallery s'ouvre sur 40 de ses œuvres d'inspiration à la fois tragique et pessimiste. Malgré le succès relatif de celle-ci, *Thor luttant contre le serpent Midgard* lui vaut d'être élu membre à la Royal Academy où il enseignera pendant plus de 20 ans. Cette influence anglaise va connaître une réciprocité avec la rencontre de son élève William Blake dont l'œuvre fut irradiée par l'amitié qui les lia dès 1787.

Contradictions et ambiguïtés

En dépit du rôle patent joué par l'Angleterre dans la formation du génie si particulier de Füssli, des influences diverses et contradictoires se manifestent perpétuellement tout au long de son œuvre et de sa carrière. Son assimilation au préromantisme par la critique contemporaine ne doit pas minimiser son appartenance au XVIII^e siècle dont il reflète à bien des égards l'ambiguïté.

Malgré sa sensibilité littéraire pour les œuvres poétiques de Milton, Sophocle lui paraît supérieur à Shakespeare. De son premier séjour anglais, le Suisse retient l'influence de Winckelmann, dont il traduit les pensées sur l'imitation qui le convertit à l'art grec. Face aux marbres du Parthénon rapportés à Londres par l'archéologue anglais Elgin, le peintre se serait écrié : « Les Grecs étaient des dieux ! » Dans tous les domaines, Füssli défendra toujours la suprématie indépassable de l'art grec ; quant à son style, il sera toujours teinté de néo-classicisme. Mais c'est son enseignement qui est peut-être la manifestation la plus évidente de

son ambivalence, par le fait d'être étrangement subordonné aux théories néoclassiques. Dans la droite ligne de l'esthétique dominante en Europe à la fin du XVIII^e siècle, Füssli ne cesse d'affirmer la primauté du dessin sur la couleur, des Romains et des Florentins sur les Vénitiens et les Hollandais, et tonne même contre les maniéristes.

Inconsciemment cependant, Füssli dénonce dans ses allégations sa dissidence. A bien y regarder, ses admirations recèlent les indices du paradoxe. Ses goûts ne sont pas en effet tout à fait ceux de Winckelmann pour une « noble simplicité et une grandeur sensible ». Füssli souligne la supériorité de l'expression sur la beauté et, à Lessing, il objecte : « Le Laocoon ne soupire pas, il crie. »

Le peintre du *Cauchemar*, véritable peinture d'épouvante à substrat érotique, revendique que l'art hautement inspiré ne saurait cultiver l'épouvantable et la séduction corruptrice des sens. Ses plongées dans l'inconscient de Macbeth ou de Brünnhild regardant le corps nu de Gunther suspendu au plafond se conjuguent avec des admirations très traditionnelles. Nourri d'Homère, il peint en 1803 Achille s'efforçant de saisir l'ombre de Patrocle (Kunsthhaus, Zurich).

Formé par la littérature de la fin du XVIII^e, il est en réalité le produit de son époque. Il s'oppose au classicisme tout en le respectant. Son œuvre est d'une certaine manière la conséquence de sa culture plurielle, une synthèse entre le fantastique germanique le plus échevelé et les rêveries anglaises les plus romantiques.

Un précurseur

Artiste paradoxal, il est le témoin précieux de son époque et son originalité en fait également un grand précurseur. Comme l'Angleterre contribua à l'émer-

gence du romantisme européen, elle forgea son génie si particulier. Ce n'est véritablement qu'à son retour à Londres qu'il traitera des thèmes qui deviendront ceux du romantisme.

Son univers se place d'abord sous le signe de Shakespeare. Füssli est l'initiateur de la Shakespeare Gallery de Boydell, vaste entreprise à laquelle collaborent plusieurs peintres anglais. Mais l'artiste contribue à cette œuvre collective avec plus d'imagination que ses contemporains. Le fantastique perce dans ses choix iconographiques qui puisent dans les croyances populaires anglaises (*La Fée Mab*) ou dans les traditions suisses (*Le Cauchemar*). Il retient des œuvres de Shakespeare et Milton les thèmes propres à déployer son imagination. *Les trois sorcières* en 1783 (Royal Shakespeare Theatre Picture Gallery, Stratford) ou *Titania, Bottom et les Fées* de 1794 (Kunsthhaus, Zurich), inspirées respectivement de *Macbeth* et du *Songe d'une nuit d'été*, suscitent un monde qui n'est pas dépourvu d'arrière-pensées macabres.

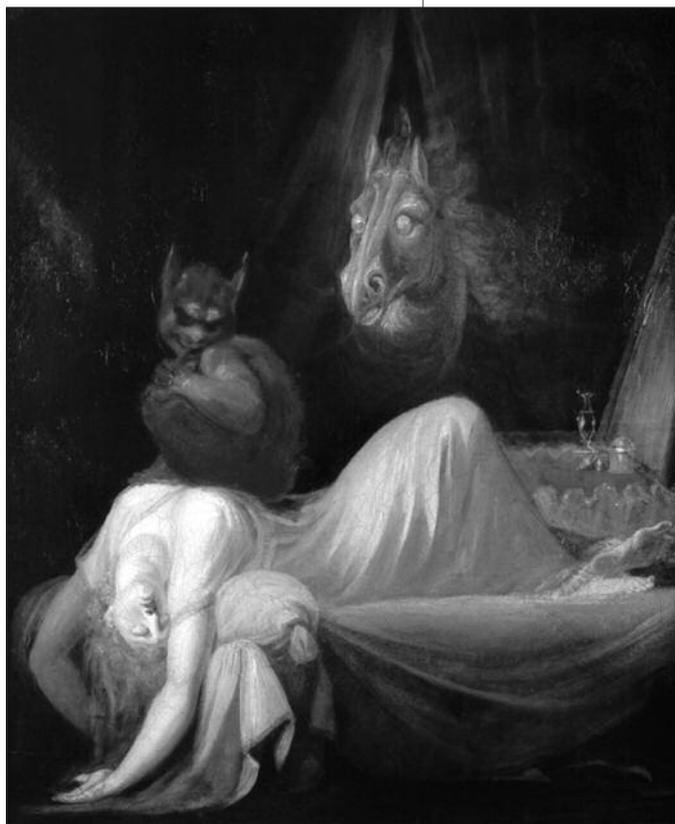
Romantiques, ses œuvres le sont moins par la composition ou la palette un peu froide que par l'imagination désinvolte. L'allégorie du *Cauchemar* de 1781, fondée sur des symboles au demeurant universels, nous plonge dans une atmosphère d'autant plus inquiétante qu'elle paraît familière. Le *Cauchemar* est l'illustration même des convictions de l'artiste pour lequel l'invention est « l'union du possible et du vraisemblable avec le connu, afin de séduire autant par la vérité que par la nouveauté ». L'autre trait du romantisme, ou plus justement à cette date du préromantisme, réside dans son goût du mouvement affectif et fougueux d'Achille à la poursuite de l'ombre de Patrocle ou dans cette autre vision onirique qu'est *Le Rêve du Berger* (Tate Gallery, Londres).

L'univers de Füssli, étrange, peuplé de monstres inquiétants et de visions baïgnant dans une atmosphère macabre, n'annonce pas uniquement le romantisme mais également le symbolisme. Au-delà, l'exaltation de l'expressionnisme et du surréalisme sut saisir l'imaginaire de l'artiste et comprendre l'étendue de son influence.

Malgré son adhésion, peut-être désespérée, à la tradition classique, ses créations renferment une part indéniable de modernité, qui réside sans doute dans l'éternité même des problèmes existentiels qu'il perçut et comprit en des termes plastiques de toute éternité.

G. N.

« *Le Cauchemar* », 1790
(Goethe Museum,
Francfort)



Dieu : personnage de roman

Dostoïevski

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Collectif,
« *La Légende du
Grand Inquisiteur* »
de Dostoïevski,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2005, 370 p.

Un homme qui lit l'Évangile pour la première ou pour la millième fois est saisi d'une peur et d'une joie démentes. C'est cette peur, cette joie et cette démente que qu'on retrouve dans chaque page, sous chaque mot écrits par Dostoïevski. Cette joie et cette terreur sont parfois telles que celui qui les éprouve se sent obligé de bouffonner. À côté de ses pécheurs et de ses saints, Dostoïevski a créé d'inoubliables figures de bouffons dont le vieux Karamasov est l'exemple le plus abouti. Un personnage de Dostoïevski est comparable à un homme qui, venant de perdre une jeune épouse qu'il adorait et qui, s'appêtant à conduire son cercueil au cimetière, rencontre en sortant de chez lui un inconnu qui lui demande de lui fournir les preuves de l'existence de Dieu. Aussitôt le voilà qui oublie sa jeune femme morte, son chagrin et les convenances et qui, en compagnie de l'inconnu, se rend au cabaret le plus proche pour discuter avec lui de ce problème de l'existence de Dieu et de celui de l'immortalité de l'âme qui lui brûle davantage la cervelle que ne le ferait une balle de pistolet. Pour un intellectuel russe du XIX^e siècle de la trempe de Dostoïevski, la question de savoir si Dieu existe et si l'âme est immortelle est absolument capitale. Elle est même la seule qu'un être humain digne de ce nom doit se poser. Et corollairement la possibilité ou non pour

l'homme de justifier les voies d'un Dieu qui permet, par exemple, le martyre d'un enfant innocent. Ce qui est tout autre chose, convenons-en, que de « croire » une fois pour toutes en un vague bon Dieu qu'on identifierait à la marche inéluctable des sociétés vers la paix et l'harmonie universelle, avec un happy end obligatoire au bout de sa course terrestre pour l'humanité en masse, sauvée collectivement. Mais est-il encore besoin de « salut » si l'évolution des sociétés vers le Bien (identifié à Dieu) est inéluctable ? Ce serait insulter le Dieu transcendant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et non celui des philosophes, en le noyant dans une immanente bouillie sans nom. Tel n'est évidemment pas le Dieu dont discutent fiévreusement devant une bouteille de vodka et un pistolet chargé les personnages de Dostoïevski. Leur dieu ou leur non-dieu ne saurait être qu'une personne. Tel n'est d'ailleurs pas non plus le maître sévère dont le Christ dessine avec une effrayante précision les traits dans les Évangiles, notamment quand il dit de lui : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais craignez celui qui après avoir tué le corps a le pouvoir d'envoyer l'âme à la géhenne » et qui viendra à la fin des temps trier le bon grain de l'ivraie et séparer les brebis des boucs. Je ne suis d'ailleurs pas absolument certain que cette vision du Jugement der-

nier trouve crédit auprès d'un esprit comme celui de l'auteur des *Frères Karamasov* et qu'il ait accepté de bonne grâce l'idée des peines éternelles des damnés dont saint Thomas d'Aquin, le docteur de l'Eglise, disait qu'elles accroissaient la félicité des élus.

Héroïsme ou soumission

Dans son dernier roman, *Les Frères Karamasov*, l'un des trois frères, Ivan - celui justement qui rend son billet à l'auteur d'un monde où le martyr d'un enfant innocent est non seulement chose possible mais chose réelle -, imagine une fable, une sorte d'allégorie à laquelle il donne le nom de *La Légende du Grand Inquisiteur*.¹

Ivan Karamasov tient à son frère Aliocha à peu près le discours suivant. Un jour viendra, dit-il, où la sagesse et les sciences humaines proclameront l'inexistence du Mal et par conséquent du péché, affirmant qu'il n'y a en réalité que des affaiblis. « Nourrissez les hommes, remplissez leurs ventres et vous ferez disparaître le mal de la terre », dit le Grand Inquisiteur au Christ revenu sur terre. C'était là, rappelons-nous, le discours type des socialistes du XIX^e siècle. Nourrissez les hommes, remplissez leur ventre et après, mais après seulement, vous pourrez leur parler de Dieu.

« Je veux vous rendre libres », a dit le Christ. Mais en proclamant cette liberté de choisir entre le bien et le mal, Jésus a établi la responsabilité de l'homme. Il a condamné l'homme aux tortures de la conscience. Il lui a réservé tout un appareil de tortures où les remords, les tentations, les espoirs s'enchevêtrent inextricablement. La liberté est inconcevable sans cette souffrance et sans ce combat. Sans l'héroïsme donc. La liberté ne s'achète que par la douleur. Le christianisme est d'abord la religion de la douleur et du combat. Un combat non pas en vue d'un repos final mais en vue d'autres combats et d'autres luttes. Nietzsche l'a peut-être un peu trop oublié. Le surhomme, c'est le saint. C'est l'homme nouveau.

Dostoïevski



1 • Nous nous réservons de parler dans un article ultérieur de deux grands penseurs russes, Leontiev et Rozanov, qui se sont exprimés en leur temps sur la problématique de *La Légende du Grand Inquisiteur*, telle que Dostoïevski l'a développée dans son roman *Les Frères Karamasov*.

Ainsi l'homme se trouve placé en face du dilemme : ou la liberté dans les tortures morales ou le bien-être dans la soumission. Le Grand Inquisiteur a choisi pour lui. Le Christ, affirme-t-il, a surestimé les forces de sa créature en lui imposant l'épreuve de la liberté. « Avais-tu oublié que l'homme préfère le repos, la mort même, à la liberté de distinguer entre le bien et le mal ? »

La grande fin de l'homme, c'est d'être heureux, et c'est à l'Eglise d'organiser son bonheur terrestre. L'Eglise aime l'homme mieux que ne l'a fait le Christ qui l'a chargé d'un fardeau trop lourd pour ses épaules.

Ce combat, cette noblesse, cette sainteté ne peuvent être l'apanage que de quelques élus. Le Christ a prêché un évangile trop aristocratique. Or une religion s'adresse à la masse, au troupeau. Il faut donc qu'elle propose un mode de vie susceptible d'être pratiqué par la masse. Il faut qu'elle apporte le réconfort aux imbéciles, aux vicieux, aux malades. Il faut qu'elle soit à la portée des derniers échantillons humains. Or le Grand Inquisiteur prend soin du troupeau. Il lui promet non plus le pain céleste mais le pain terrestre. « Tu lui as promis le pain céleste, dit-il en s'adressant au Christ, mais peut-il se comparer au pain de la terre aux yeux de cette race humaine faible, éternellement vicieuse et éternellement ingrate ? Nous, ce sont les faibles qui nous sont chers. »

L'Eglise trahit Dieu

Cette religion du pain terrestre, c'est le socialisme athée. On comprend mieux en lisant ce texte comment, ayant une fois adhéré à l'idée socialiste, il est impossible de revenir au christianisme héroïque prêché par le Christ. Le Grand Inquisiteur proclame le règne des bonheurs médio-

gres contre les grandes aspirations de l'esprit. Il corrige l'œuvre du Christ. Il la fonde sur le pain terrestre et sur l'autorité. « Et les hommes se sont réjouis d'être de nouveau menés comme un troupeau et délivrés de ce don funeste qui leur causait tant de tourments. »

Au lieu d'être la religion d'une élite, le christianisme devient la religion de tous. L'Eglise trahit Dieu pour l'amour de l'homme. Elle se sert du Christ pour couvrir un ordre non plus spirituel mais social. Elle établit le communisme chrétien. Elle formule des devoirs précis, des explications bourgeoises, des promesses de vie éternelle pour rassurer ses ouailles. Elle diminue Dieu et ensorcelle la masse. L'Eglise renie le Christ tout en prônant son œuvre. Elle est le dernier refuge de l'athéisme.

C'est la théocratie catholique qui, selon Dostoïevski, est coupable d'avoir confisqué la parole du Christ à des fins impérialistes. Mais l'orthodoxie byzantine peut être taxée du même crime. Et toute organisation ecclésiastique, qu'elle soit monocéphale, acéphale ou pluricéphale, mérite en fait le reproche de césarisme.

Tout au long de son histoire, l'Eglise a lutté contre la tentation de renier la liberté de l'esprit. Car rien n'est moins conforme à la nature de l'homme que cette liberté. Or c'est à cette foi libre, incompréhensible, inadmissible logiquement, inintelligible à l'esprit humain, que nous convie Dostoïevski. « Dieu n'est rien de ce monde. » Il ne peut être qu'une énigme.

Ne sont vraiment dignes d'intérêt en littérature que l'œil d'un chroniqueur qui décrit les monstres qu'il voit, comme Tacite, Suétone ou Saint-Simon, un philosophe qui détruit la philosophie, comme Pascal ou Kierkegaard, ou qui la nettoie comme Wittgenstein, ou un romancier qui invente des personnages comme ceux de Dostoïevski. Tout le reste est de la bibine.

Nous sommes chez le grand Russe dans un conflit d'idées. Nous vivons chez lui dans un monde où on ne mange plus, où on ne boit plus, où on ne dort plus, où de multiples événements s'entassent en quelques heures, où des presciences terribles visitent les cœurs humains, où le jour et la nuit se confondent et où chacun parle en tremblant de peur pour se convaincre lui-même plus que pour convaincre les autres. Le désordre est partout, partout aussi est l'inquiétude. Ce qui torture les êtres, ce ne sont pas la maladie ou le souci du lendemain, c'est Dieu. Par l'obligeance de leur auteur, ils sont débarrassés du quotidien pour être placés nus en face du Mystère.

Péché et sainteté

Sans ces deux personnages de roman que sont Dieu et le Diable - je parle de Dieu et du Diable non pas comme de simples idées mais comme des volontés agissantes -, la liberté humaine n'existerait pas, l'homme serait réduit à la psychologie, car le mystère de l'homme, sa grandeur et sa liberté, c'est précisément de n'être pas explicable. Sa grandeur est d'être le théâtre où le Bien et le Mal se livrent bataille. Sa grandeur, c'est de participer lui-même à ce combat.

Si le Mal était vaincu par le Bien, le Bien disparaîtrait. Il n'existe que dans ce corps à corps avec le Mal. Toute chose n'existe que si elle a un ennemi à combattre. Et voilà comment Dostoïevski se trouve être le plus nietzschéen de tous les romanciers chrétiens.

On pourrait croire que le conflit chez Dostoïevski est purement cérébral. Il n'en est heureusement rien. La luxure chez lui est le fond de l'homme, rien ne s'abaisse et ne grandit qu'elle n'ait auparavant touché de sa bouche enflammée. Celui d'entre nous qui n'a jamais « aimé une

femme, le corps d'une femme, une partie du corps d'une femme », celui-là seul est incapable de tant s'enfoncer dans l'abjection qu'autour de lui tout semble jaillir en eau rafraîchissante, ou de s'élever dans l'orgueil de se répandre et de rayonner de l'esprit qu'autour de lui tout semble éteint et misérable.

Pas un religieux athée, pas un saint, pas un artiste, pas un fauve qui n'ait été ou ne soit luxurieux. Pas un saint qui n'ait été ou ne soit pécheur. Pas un saint qui n'ait péché terriblement, avec hardiesse et volupté. Celui-là seul crée de la vie qui est capable de tuer par luxure ou de résister à l'envie de tuer par luxure pour accroître son pouvoir. Seuls ceux qui ont péché seront pardonnés. Seuls ceux qui ont fait le mal verront Dieu. Mais ceux qui ont cru pouvoir l'expliquer ne le verront pas. Ceux qui ont cru que deux et deux font quatre.

Voilà donc le romancier et voilà les livres qui pardonnent. Fous qui courez sur les routes, les mains rougies de sang, à la recherche d'une femme et qui demandez de vous absoudre au pauvre homme qui vous conduit, exaltés qui aimez un être et voulez par orgueil en conquérir un autre, débauchés qui demandez à une jeune fille de chercher chez vous l'argent qui sauvera son père et le lui donnez sans toucher à sa robe, ivrognes qui marchez en trébuchant sur la ligne qui rapproche le Bien du Mal, c'est à votre dégradation que la splendeur du monde doit de se révéler dans la courte illumination de quelques-uns de vos actes, alors que celui qui n'a jamais péché ne pourra l'entrevoir. Car celui qui n'a pas péché ne pourra être pardonné et que c'est de l'ancien pécheur qu'est fait le saint nouveau.

G. J.

Des Suisses aux galères

Benoît Dumas

Les Suisses aux galères de France 1601-1793

Cabédita, Yens-sur-Morges 2005, 226 p.

Près de mille Confédérés ont été envoyés aux galères du Roi de France entre l'Escalade et jusqu'après la Révolution française. L'un d'eux, Jean Leuwenberger, un vagabond de 13 ans condamné à « vie », mourut dans les fers à 40 ans. Tout comme Jean Roy, 49 ans, condamné sans motif explicite à 9 années de galères et décédé à 81 ans, soit 32 ans après sa condamnation et 23 ans après la date prévue de sa libération...

Vous vous appelez Revel, Privat, Muller, Perrin, Mathey, Jaggi ou Zimmermann ? Vous avez peut-être un parent forçat, coupable ou non, condamné à ramer des années durant dans cette institution de l'Amirauté. Des exemples ? : « Affolter Joseph, [originaire de] Darendingue (Deringingen ?), [jugé] à Salure (Soleure ?) [pour] avoir à l'entrée de la nuit maltraité un homme sur le grand chemin, [condamné à] 3 ans [de galères] - Alpin Pierre, Genève, conseil de guerre, désertion, à vie ». Voilà ce que révèlent les registres de la chiourme, l'organisation des galères.

Si en France, durant l'Ancien Régime et les Lumières, près de 60 000 hommes ont été condamnés (38 000 sous Louis XIV et 22 000 avec Louis XV), 933 Suisses ont aussi été contraints de ramer enchaînés ! Expédiés deux par deux, fers aux pieds, à travers toute la France, ils devaient parcourir jusqu'à 1300 km pour atteindre les ports de Toulon, Marseille, Brest ou Rochefort. Aux côtés des condamnés de l'Helvétie, on trouvait des Italiens, des Allemands, des Britanniques,

des Espagnols et même des Polonais, des habitants d'Afrique, d'Asie occidentale et des Amérindiens.

Les cantons ont opté pour la solution des galères car, démunis, ils ne parvenaient ni à nourrir tous leurs habitants mendiants, opposants, déserteurs, rebelles, ni à les abriter. Coûteux et peu sûrs, les pénitenciers suisses manquaient de place pour faire face au nombre de vagabonds venus de France et d'Allemagne. Avec les galères, cette « vermine » (*Gesinde*) - y compris les soldats déserteurs ou condamnés dans les régiments mercenaires suisses en France - pouvait être écartée de la société des gens honnêtes.

Dès 1541, l'horrible système de peine, appelé « caroline », avait institué en Suisse des condamnations atroces telles que le bûcher pour l'inceste ou la fausse monnaie, la roue pour les empoisonneurs, la noyade ou l'enterrement vivant pour l'infanticide, et la décapitation pour l'homme accusé d'avoir rendu une femme stérile. Nulle question de droits de la défense, de proportionnalité ni de réinsertion.

Un tragique fait divers poussa en 1583 les autorités zurichoises à opter pour les galères. Entré par effraction dans une maison, un vagabond tua le mari en présence de son épouse. Une chasse aux clochards fut organisée et la Diète de Baden suggéra la peine la plus redoutée après la mort : le prisonnier condamné à mort pour un crime grave pouvait bénéficier de la « clémence » des juges pour crever à petit feu sur des bateaux-prisons ou les galères.

A Soleure, l'ambassadeur de France proposa de débarrasser les cantons des personnes indésirables en les expédiant sur les galères du Roi où les bancs se vidaient régulièrement, notamment en raison du taux de mortalité des forçats. Un accord pénal, signé en 1601, fit des ports de France, Marseille en premier lieu, des prisons pour les Suisses rejetés par les cantons. La République de Gênes, celle de Venise, la Savoie et l'Espagne prospectaient de leur côté en Suisse alémanique.

Raisons religieuses

Le registre de la chiourme indique que la plupart des condamnations l'ont été pour maraudage, activités politiques, meurtres, trafics, délits de mœurs et parfois pour des questions religieuses (des anabaptistes zurichoïses et des protestants genevois). Si des Vaudois de Provence furent condamnés aux galères en 1545, le Roi Soleil, un siècle plus tard, décidera de ménager les protestants suisses en France, ayant trop besoin de leur soutien militaire (traité de 1663).

L'auteur, Benoît Dumas, évoque peu le rôle de saint Vincent de Paul, tout de même aumônier des galères, mais il a eu la pertinence de rappeler l'action de Voltaire (pourtant peu favorable aux protestants) en faveur du cordonnier Chaumont : « [Je ne sais] s'il y a des huguenots aux galères... envoyez-moi [des détails] de vos martyrs de la sottise... On peut aller au ciel par tant de voies agréables, qu'il est ridicule d'y aller par celle-là. » Ce Chaumont et d'autres galériens condamnés pour RPR (religion prétendue réformée) furent libérés en 1764, suite à l'intervention du châtelain de Ferney.

En 1781, la jacquerie des 2000 paysans, derrière Pierre-Nicolas Chenaux, ébranla l'oligarchie fribourgeoise et se termina

aux galères pour certains responsables. Le Club suisse de Paris, formé de démocrates humanistes, influença Robespierre, Mirabeau et l'Abbé Grégoire pour faire sortir ces Fribourgeois des galères : « S'il se trouve dans nos galères quelques Suisses... qui n'y sont que pour des raisons d'Etat, (ils) doivent certainement recouvrer leur liberté », disait l'un de leurs libelles.

Galères sur le Léman

Outre sur le lac des Quatre-Cantons, des galères militaires naviguaient dès le XIII^e siècle sur le Léman, plan d'eau stratégique entre Berne, la Savoie et Genève. (Rappelons qu'il y eut des combats navals lémaniques en 1536, année de naissance de la Réforme calviniste.) Certaines galères à voiles transportaient 117 rameurs et une troupe d'archers. La Savoie en possédait cinq de style génois. Quant aux bateaux à rames du Léman, ils employaient des volontaires paysans rétribués, mais ils servaient aussi de prison et de débarras pour les misérables, pas toujours enchaînés.

Finalement, vous saurez avec cet ouvrage illustré à peu près tout sur les malheureux galériens royaux de l'Helvétie. Jusqu'à présent, dans certaines facultés de lettres ou de théologie romandes, seuls quelques travaux discrets faisaient allusion aux galères, lors de recherches sur les huguenots ou les résistances protestantes. Un autre tabou de notre passé est ainsi brisé.

Raymond Zoller

La beauté, reflet de Dieu

Eric Fuchs,
Faire voir l'invisible.
Réflexions théologiques sur la peinture,
Labor et Fides, Genève
2005, 112 p.

Depuis les origines du christianisme, les artistes ont été inspirés par la Bible, non pour l'illustrer, nous dit l'auteur, mais pour évoquer le mystère. Cependant la représentation iconographique de Dieu a suscité d'importants débats au sein du christianisme.

Toute représentation de Dieu est interdite par certains textes de l'Ancien Testament. « N'allez pas vous corrompre en vous fabriquant une idole, une forme quelconque de divinité, l'image d'un homme ou d'une femme, l'image de n'importe quelle bête de la terre ou de n'importe quel oiseau qui vole dans le ciel » (Dt 4,16-17). Il faudrait citer aussi Exode 20,4-5a. Textes sur lesquels s'appuient les « iconoclastes », littéralement : « les briseurs d'images ». Mais, font remarquer les défenseurs des images, c'est l'Incarnation qui est remise en question ; Christ n'est-il pas « l'image du Dieu invisible » ?

Pour sortir de ces difficultés, Jean Damascène, moine et théologien du VIII^e siècle, a proposé de faire la distinction entre « la vénération » et « l'adoration » des images. Seul Dieu peut être adoré, mais il est légitime de vénérer certaines images du Christ, de Marie ou des saints qui aident nos facultés intellectuelles et corporelles à parvenir à la contemplation. L'art religieux va recevoir du christianisme un élan très puissant ; c'est qu'il s'agit moins de représenter le dieu comme dans la statuaire antique que de raconter par l'image les événements rapportés par l'Ancien Testament et par les Evangiles sur la vie de Jésus.

Au cours des temps, le christianisme aura bien des hésitations face à l'expression artistique. Un bon exemple en est la controverse qui, au XII^e siècle, opposa Bernard de Clairvaux à Suger, l'abbé de Saint-Denis. Pour celui-ci, véritable inventeur de l'art gothique, toute beauté est le reflet d'une beauté invisible qui appartient à Dieu. Par la beauté des choses, on est conduit au divin. Dès lors, plus il y aura de belles choses dans l'église et plus Dieu sera non seulement honoré mais signifié. Saint Bernard reconnaît que l'image par sa beauté conduit à l'appréhension du divin. Cependant, pour lui, la représentation artistique ne doit pas combler le désir mais le creuser. Il craint que l'image ne détourne du mystère de Dieu en flattant l'imaginaire humain. C'est pourquoi les églises cisterciennes sont sans ornementation, reflétant un certain dépouillement. Elles sont construites de sorte que la lumière seule puisse évoquer le mystère et la beauté non représentables de Dieu.

Le débat sur la représentation du divin a rebondi à la Réforme. L'œcuménisme a eu un rôle important dans le domaine de l'art. Il a aidé le protestantisme à se débarrasser de son aversion congénitale envers l'image et à inciter le catholicisme à se détacher de l'influence saint-sulpicienne au goût parfois douteux.

Cet ouvrage est magnifiquement illustré par douze reproductions de tableaux de grands maîtres qu'Eric Fuchs commente au cours de son exposé.

Monique Desthieux

■ Dialogue interreligieux

Michael Fitzgerald
Dieu rêve d'unité

Quarante ans de dialogue interreligieux
Entretiens avec Annie Laurent
Bayard, Paris 2005, 216 p.

L'actuel président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux se livre dans un entretien ouvert et bien mené par une journaliste française, experte en sciences politiques. Les questions, souvent pertinentes, produisent des réponses tantôt personnelles tantôt légèrement « langue de bois ». Mais on ne s'ennuie pas au cours des dix chapitres de ce livre. Il mêle parfois le ton d'un compendium du magistère sur la réalité du pluralisme religieux à celui d'un livre-témoignage d'un prélat qui œuvre « aux frontières » des religions et dont les propos sont truffés d'exemples concrets. A noter deux chapitres traitant de l'Islam, stimulants de par leur clarté et dont Mgr Fitzgerald est un spécialiste par formation.

Tous les aspects du dialogue sont abordés assez finement et selon la traditionnelle vision des quatre formes de dialogue en usage dans le catholicisme : historique, théologique, spirituel et dans la vie quotidienne. L'ensemble des réponses met en lumière le fait qu'une connaissance et une appréciation des autres religions ne sont plus un luxe ou une pédanterie, mais un devoir de chaque chrétien, voire de chaque croyant, si la pertinence avec le monde contemporain veut rester un atout dans ce travail délicat de rencontre de la différence. Cet ouvrage y prépare le lecteur intelligemment.

Thierry Schelling

Jean-Mohammed Abd-El-Jalil
Témoin du Coran et de l'Évangile

Textes présentés par M. Borrmans
Cerf, Paris 2004, 172 p.

Le père franciscain Jean-Mohammed est né à Fès (Maroc) en 1904. Il est mort en France en 1979. A l'occasion du centenaire de sa naissance, un confrère présente l'ensemble de son œuvre : il fut l'un des premiers à croire et à lutter en faveur d'une meilleure compréhension entre l'Islam et le christianisme.

Ce Marocain issu d'une famille pieuse se rend en France pour étudier à la Sorbonne. C'est aussi une recherche ardente du Christ. Baptisé en 1928, il demande à suivre saint Fran-

çois, son modèle, et devient franciscain en 1929, puis prêtre en 1935. Dès 1936, et durant 20 ans, il enseignera la littérature arabe à l'Institut catholique et donnera de nombreuses conférences en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne, avant de se retirer pour cause de maladie en 1956.

Le père Jean-Mohammed est l'homme d'une seule fidélité celle à Dieu l'Unique. C'est elle qui le conduit au Christ. Il est très reconnaissant envers les chrétiens engagés qu'il a connus : Massignon, son parrain de baptême, Jacques Maritain et tant d'autres, dont « l'abbé Journet ». Mais il ne craint pas de reprendre Maritain avec force quand il le voit critiquer l'époque de l'après-guerre et ignorer qu'elle contient en germe le futur concile. Jean-Mohammed le pressent et s'en réjouit. Le pape Paul VI qui l'a connu l'appelait « son frère et son ami ».

Raymond Bréchet

Michel Dousse
Marie la musulmane

Albin Michel, Paris 2005, 268 p.

Dans la série *L'Islam des lumières*, qui met à disposition du public francophone tout une série d'ouvrages traitant de questions-clés pour le monde musulman contemporain, ce « dernier-né » sur Marie est tout aussi instructif et indispensable pour enrichir sa bibliothèque d'islamophile.

Sept chapitres bien écrits et conclus par les sourates dites mariales traduites par l'auteur dévoilent le personnage de la Maryam coranique, amalgame de la sœur de Moïse et de la mère de Jésus. De bonnes références et une exégèse sérieuse des versets bibliques et coraniques donnent du poids à la méticuleuse analyse de l'auteur. On regrette que les notes soient en fin de volume plutôt qu'en bas de page, car elles sont tout aussi indispensables pour suivre cette étude bien menée.

Une fois encore, il semble que les différences entre Évangiles et Coran quant au personnage de Marie/Maryam ne soient pas juste des différences mais bien des constructions théologiques systématiquement antinomiques. L'auteur ne s'y trompe pas : loin de vouloir réconcilier les divergences, il les explicite honnêtement, chacune compte tenu de son contexte propre - et il y trouve un enrichissement réciproque ! Un bel ouvrage pour approfondir sa mariologie.

Thierry Schelling

Ghaleb Bencheikh

La laïcité au regard du Coran

Presses de la Renaissance, Paris 2005, 300 p.

Trois domaines-clés de l'acculturation des musulmans en Europe sont discutés par l'auteur et structurent son ouvrage en trois copieuses parties : la laïcité, la femme et la guerre. Mieux qu'une explication de la doctrine coranique sur ces sujets de société, c'est le regard que porte l'auteur sur cette doctrine qui donne à ce livre ce ton à la fois compétent et personnel. Son savoir et son phrasé sont enrichissants, ses opinions bien tranchées, même si certaines petites imprécisions ici et là concernant le christianisme et/ou le catholicisme sont repérables. Néanmoins, un musulman aussi averti sur les textes du concile Vatican II, par exemple, que sur les sourates coraniques est assez nouveau ! On sent l'homme libre et sincère, définitivement laïc et profondément musulman.

Il résume en écrivant noir sur blanc ce qui permettrait à l'Islam et aux musulmans de croître dans les biotopes variés où ils vivent désormais : ne pas prendre le Coran comme la mesure de *tout* ! Il est des domaines de la vie moderne où le Coran, parce que produit mille quatre cent ans auparavant, n'a simplement rien à dire ni même à suggérer... C'est sa manière d'analyser les choses - c'est aussi la raison de sa liberté personnelle par rapport au « dogme officiel » de l'Islam vis-à-vis de l'usage du Coran. Un musulman convaincu, à la pensée occidentale et aux propos constructifs !

Thierry Schelling

■ Spiritualité

Francine Carrillo

A fleur de visage

Ouverture, Lausanne 2005, 96 p.

La quatrième page de couverture nous présente l'auteure qui, outre une recherche en éthique sur la famille, a développé une passion pour l'écriture liturgique et poétique et a travaillé à un renouveau de la pratique de la méditation et de l'accompagnement spirituel dans la tradition protestante. C'est dans le chant poétique que nous la rencontrons ici. Dès le matin, jusqu'au cœur de la nuit, à travers ses élans pleins de lumière, ses troubles, ses obscurités, ses doutes, ses tempêtes, nous marchons avec elle, le temps d'un sou-

rire, d'une pluie grise, d'une offrande, à l'heure où l'immémoriale douceur effleure de son doigt d'éternité les carreaux embués.

Nous la retrouvons en fin de journée, sur un banc de mélèze ; un matin embrumé quand « les fougères et les lauriers gouttent l'ondée » ; le temps d'un orage plein de déchirure... alors que la musique de Bach, « éternité en notes », permet à l'âme de se reconstruire.

Il y a dans cette quête, car c'est bien d'une quête qu'il s'agit, un soir de Noël et puis un chemin de croix, Gethsémani et le souffle de la résurrection. Etapes d'une vie, étapes d'une journée, d'une traversée. Avec ce cri continu, cet appel éperdu vers Celui qui lui permet d'orienter sa poussière vers la lumière... « vers la racine d'où elle reçoit sa hauteur ».

C'est sur la pointe des pieds, avec ces mots empreints de mystère, que l'auteure nous quitte et nous invite à continuer à avancer sur notre propre chemin, en quête comme elle de légèreté et de patience.

Marie-Luce Dayer

Marie-Luce Brun, Christophe Henning
Oser décider

L'Atelier/Ouvrières, Paris 2005, 132 p.

Ce petit livre plaira aux jeunes professionnels, membres de l'association Vie chrétienne, adhérents du Mouvement des cadres chrétiens, de l'Association des entrepreneurs et dirigeants chrétiens. Car il pose des balises simples et pratiques pour décider en conscience et en vérité dans la vie courante.

Le schéma de base est celui des *Exercices spirituels* de Loyola. Décider suppose désir et courage. Les états des âmes nourries au double contact de la tradition biblique et de l'expérience personnelle sont mis à leur juste place, ce qui évite les décisions erronées prises sous l'emprise de l'enthousiasme (y compris collectif) ou de la « bonne », et parfois fausse, conscience.

Le plus original est certainement l'avant-dernier chapitre. Sous un intitulé presque anodin, *Consentir au réel*, ce chapitre développe ce qu'il y a à la fois de plus central et de plus paradoxal dans la pratique chrétienne du monde que nous aimons : toute valeur, tout intérêt, tout projet qui motive une décision ne tient qu'au regard du coût, du sacrifice ou de la dépendance que le décideur envisage.

Cet ouvrage appellerait bien des nuances de détail, dont la plus notable peut-être porte sur la place de l'alternative dans la décision. « On n'examine qu'une question à la fois. » Certes ! Mais la réponse requiert la mise au jour des options possibles. Car on ne choisit pas entre un travail et le néant.

Etienne Perrot

Arthur Buekens

Bivouacs... autour d'un Dieu solidaire des humains

Lumen Vitae, Bruxelles 2005, 212 p.

Le bivouac après la marche, c'est le repos... c'est la parole partagée et c'est ce à quoi l'auteur nous invite dans ce livre dont les quatre parties aux titres éloquentes évoquent « les facettes de Dieu, le cœur de l'humain, les parfums de la liberté et les chants de l'a-venir ». Ce prêtre du diocèse de Tournai (Belgique) est habité par le Dieu solidaire des êtres humains, et le Dieu de Jésus n'est pas d'abord un Très-haut mais un Très-bas. Il est persuadé que le Royaume annoncé est celui d'une société solidaire et toute sa lecture des Ecritures est teintée de cette couleur. Une lecture qu'il a partagée avec de nombreux groupes pendant de nombreuses années.

C'est sur la demande d'amis qu'il a accepté de rassembler ses « notes ». Sans eux, ce livre n'aurait pas vu le jour et cela eut été bien dommage car c'est un vrai bijou. On y sent couler le feu de la liberté, du courage et de l'appel à l'audace. Les chapitres, tous autonomes mais pourtant reliés les uns aux autres, offrent un point de départ à une réflexion actualisée.

Marie-Luce Dayer

■ Œcuménisme

Flemming Fleinert-Jensen

Entre l'effort et la grâce

Essai sur la justification de l'homme
COE/Cerf, Genève/Paris 2005, 154 p.

Dans la première partie de ce livre, l'auteur expose, le plus objectivement possible, la généalogie historique de la fameuse *Déclaration commune sur la justification* qui a scellé un rapprochement décisif entre l'Eglise catholique et la Fédération luthérienne mondiale. Paul, Augustin, Luther et le Concile de Trente y trouvent leur juste place. On appréciera

d'autant plus l'évènement du 31 octobre 1999, à Augsburg, qui vit pour la première fois ces Eglises conclure un « consensus différencié » permettant une réconciliation sur un point particulièrement délicat sans que personne n'ait à se renier.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'auteur reprend la parole de manière plus personnelle, et aussi plus confessionnelle, malgré de beaux efforts de convergence, même entre Luther et Thomas d'Aquin (cf. p. 133). Il répète, à la suite de Luther, que l'homme est justifié par la foi seule, sans considération pour ce qui est en amont ou en aval de ce pur accueil, même si, ensuite, « le bon arbre donne de bons fruits ».

Dans la polémique sur les rapports entre la justification et la sanctification, ne faut-il pas conclure qu'il y a plusieurs manières d'équilibrer ces deux paramètres du salut, déjà au niveau de la révélation biblique ? Il suffit de penser à la polarisation différente sur ce point dans les lettres de Paul et celle de Jacques. Si le catholique est souvent tenté de compter trop sur ses mérites, le protestant risque de minimiser l'importance de l'éthique. Le livre de Flemming Fleinert-Jensen nous prouve que si la réconciliation théorique est en marche, la conduite pratique sera toujours le fruit d'une grâce qui provoque et supporte un effort de l'homme.

Claude Ducarroz

■ Eglise

Jean-Claude Petit

L'Eglise après Jean Paul II

Les dossiers urgents du nouveau pape
Calmann-Lévy, Paris 2005, 188 p.

Jean-Claude Petit, directeur de l'hebdomadaire *La Vie* de 1988 à 2004, n'a pas résisté à la tentation d'écrire un ouvrage à la faveur du changement de pape. Le résultat est un livre bien documenté, avec quelques touches personnelles qui le rendent agréable à lire. Mais la liste des « dossiers urgents du nouveau pape » ne présente rien de surprenant, tant elle rejoint ce que d'innombrables synodes et forums catholiques ne cessent de répéter depuis des décennies. Au point de confirmer l'opinion selon laquelle rien ne bouge vraiment au royaume du Vatican.

Jean-Claude Petit, bien français, accorde une importance très grande - exagérée ? - au « venin de Mgr Lefebvre » qui se serait infiltré

partout, surtout au sommet des pouvoirs ecclésiastiques. Par ailleurs, il estime que le système de gouvernement constitue le nœud des difficultés actuelles dans l'Église catholique. Gouverner autrement serait donc la solution à la plupart de nos problèmes.

Ajoutez une réelle méfiance à l'égard des nouveaux mouvements piétistes et vous aurez compris que Jean-Claude Petit est un observateur passionné, qui sans doute aime l'Église et lui souhaite le meilleur. Reste à vérifier si Benoît XVI est sur la même longueur d'onde.

Claude Ducarroz

■ Portraits

Marie-Pascale Ducrocq *L'appel universel de Simone Weil*

Une voie de sainteté

Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 168 p.

Philosophe de talent, ouvrière, pauvre avec les pauvres, engagée avant-guerre dans les Brigades internationales en Espagne, résistante active et imaginative durant la guerre, Simone Weil vécut d'une vie intérieure intense. Elle dénonça immédiatement les impasses du fascisme et aperçut très vite les dérives du stalinisme.

Sa conversion à la foi catholique fut un chemin sans fin. Son honnêteté, sa soif de pureté d'esprit aussi bien que de corps et son exigence absolue de vérité l'ont retenue sur le seuil de l'Église. Son engagement social et politique se nourrissait d'une espérance intérieure dont la formulation n'a rien de paradoxale : « Notre monde a besoin de saints qui aient du génie, comme une ville où il y a la peste a besoin de médecins. » Cette sainteté qui a du génie fait l'unité du texte de Marie-Pascale Ducrocq.

Se dessine alors le portrait d'une sorte de mystique où l'expérience d'unification de soi-même se réalise au milieu des bouleversements du monde. Toute la « retenue » de cette catholique du seuil, qui passait des heures devant le saint sacrement, s'éclaire peut-être par cette interrogation en forme de tentation, qui clôt le poème liminaire de Simone Weil : « Comment pourrait-il m'aimer ? »

Etienne Perrot

Régis Burnet

Marie-Madeleine (I^{er} - XXI^e s.)

De la pécheresse repentie à

l'épouse de Jésus

Histoire de la réception d'une figure biblique

Cerf, Paris 2004, 142 p.

Enseignant aux universités Paris VII et Paris VIII, ce docteur de l'École pratique des hautes études s'est intéressé à Marie-Madeleine dont chaque époque a construit, à sa façon, une sorte de mythe.

En parcourant les siècles, il a tenté de réunir les éléments qu'ils ont véhiculés jusqu'à nous et de les faire passer au crible de l'histoire. Le succès d'un des derniers romans à la mode n'est « peut-être » pas sans lien avec le désir de l'auteur de resituer ce personnage biblique et de reconnaître honnêtement comment chaque époque l'a utilisé à son profit. De l'humble repentante et recluse des premiers siècles, à l'amante échevelée du XXI^e siècle, cette figure biblique s'est vue tirée dans tous les sens, bricolée, réinterprétée, utilisée, telle une héroïne qui n'a plus rien de commun avec les quelques phrases évangéliques qui font mention d'elle.

Personnage composite résultant sans doute de la combinaison de plusieurs protagonistes, Marie-Madeleine devient une figure façonnée, une sorte de création de la littérature avec, en point d'orgue, cette dépositaire du Graal qu'a mise en scène Don Brown dans son thriller à succès.

C'est un travail patient et méthodique que l'auteur de cette étude a conduit, et les 298 références qu'il nous présente sont là pour l'attester.

Cette femme, témoin de la résurrection de son maître qu'elle appelle tendrement Rabbouni, a été pendant près de vingt siècles symbole de repentance, de fidélité, de spiritualité. Aujourd'hui, on tend à rompre avec ce personnage composite, pour revenir à une femme unique dont on soulignera la féminité, l'initiation et la sexualité. Marie-Madeleine, nous dit encore l'auteur, est un miroir qui réfléchit les convulsions de la société, qui s'en saisit.

Livre décoiffant, mais fort intéressant, qui ne manque pas d'étonner, voire même de surprendre quand il s'agit de l'utilisation bien rentable de certaines pratiques de reliques dont l'Église n'a pas à se glorifier.

Marie-Luce Dayer

Arjakovsky Antoine, *Entretiens avec le cardinal Lubomyr Husar. Vers un christianisme post-confessionnel*. Parole et Silence, Paris 2005, 208 p.

Blanchard Ida, *Les grandes maisons. Une institutrice neuchâteloise chez les nobles de Bavière et du Royaume-Uni 1879-1918*. D'en bas, Lausanne 2005, 236 p.

Chavot Pierre, *Guide de la vie monastique*. Perrin, Paris 2005, 264 p.

Cifali Mario, *Le meurtre de Moïse. Freud et le monothéisme*. Slatkine, Genève 2005, 188 p.

*****Col.**, *Faith and Order at the Crossroads. Kuala Lumpur 2004. The Plenary Commission Meeting*. WCC Publications, Genève 2005, 468 p. [40005]

*****Col.**, *La Prière du Seigneur (Mt 6,9-13 ; Lc 11,2-4)*. Cerf, Paris 2005, 138 p. [39997]

*****Col.**, *One, Holy, Catholic and Apostolic. Ecumenical Reflections on the Church*. WCC Publications, Genève 2005, 274 p. [40004]

*****Col.**, *Planète vie, planète mort. L'heure des choix*. Cerf, Paris 2005, 282 p. [40000]

*****Col.**, *Théologie africaine au XXI^e siècle. Quelques figures. T. II*. Academic Press, Fribourg 2005, 268 p. [40007]

*****Col.**, *Women : Witnesses of Hope. WCC Ecumenical Women's Solidarity Fund in former Yugoslavia 1993-2003*. WCC Publications, Genève 2005, 48 p. [40013]

*****Col.**, *Worlds of Memory and Wisdom. Encounters of Jews and African Christians*. WCC Publications, Genève 2005, 162 p. [40003]

Cuneo Anne, *Rencontres avec Hamlet. Naissance d'Hamlet (2005). Ophélie des bas quartiers (1987). Les Enfants de Saxo (1991). Benno Besson et Hamlet (1987)*. Bernard Campiche, Orbe 2005, 432 p.

Doré Daniel, *Le Livre de Judith ou la guerre de la foi. Dossier*. Cerf, Paris 2005, 66 p.

Escoyez Louis, *Cris et louange. Psaumes pour aujourd'hui*. Fidélité, Namur 2005, 168 p.

Fellay Jean-Blaise, *Le pari de Dieu*.

Libérer l'homme. Saint-Augustin, St-Maurice 2005, 110 p.

Forthomme Bernard, *La jalousie. Election divine, secret de l'être, force naturelle et passions humaines*. Lessius, Bruxelles 2005, 816 p.

Fragnière Gabriel, *La religion et le pouvoir. La chrétienté, l'Occident et la démocratie*. Peter Lang, Bruxelles 2005, 256 p.

Gouband Paul, Gourrier Patrice, *Huit jours pour mieux vivre la messe*. Prier, Paris 2005, 80 p.

Guillebaud Jean-Claude, *La force de la conviction. A quoi pouvons-nous croire ?* Seuil, Paris 2005, 394 p.

Joint Working Group between the Roman Catholic Church and the World Council of Churches, *Eighth Report 1999-2005*. WCC Publications, Genève 2005, 120 p.

Malka Sophie, Gregori Marco, *Infiltration. Une taupe à la solde de Philip Morris*. Médecine et Hygiène/Georg, Genève 2005, pp. XXIII + 178.

Marion Jean-Luc, *Le visible et le révélé*. Cerf, Paris 2005, 192 p.

Meier John P., *Un certain juif Jésus. Les données de l'histoire. T. II. La parole et les gestes*. Cerf, Paris 2005, 1334 p.

Morerod Charles, *Tradition et unité des chrétiens. Le dogme comme condition de possibilité de l'œcuménisme*. Parole et Silence, Paris 2005, 248 p.

Probst Jacques, *Huit monologues*. Bernard Campiche, Orbe 2005, 352 p.

Rockey Louis, *Ecce Homo. Conduit à son accomplissement... voici l'Homme*. Parole et Silence, Paris 2005, 152 p.

Sakharov Nicolas, *J'aime donc je suis. Le legs théologique de l'Archimandrite Sophrony*. Cerf, Paris 2005, 272 p.

Schönborn Christoph, *Suivre Jésus au jour le jour*. Parole et Silence, Paris 2005, 162 p.

Vouga François, *Le christianisme à l'école de la diversité. Histoire des premières générations*. Du Moulin, Poliez-le-Grand 2005, 108 p.

Des journaux gratuits? Tant mieux !

Voici donc, avant Noël, l'arrivée des quotidiens gratuits en Suisse romande. Vous les trouverez partout, dans les bus, les trains, à votre disposition, vous n'aurez qu'à vous pencher pour les cueillir; les humer, les effeuiller, les jeter. Comme il y a, déjà, « 20 Minuten » en Suisse alémanique, il y aura, par exemple, le « *Matin bleu* » chez les Romands. Vous haussez les épaules, vous ronchonnez, vous vous promettez de n'y jamais jeter le moindre regard ? Ne pariez pas trop vite. Surtout pas ! Vous pourriez perdre gros...

D'ici six mois, je vous le dis, cette nouvelle offre fera tellement partie de notre paysage que nous aurons l'impression qu'elle existe depuis toujours. Et l'époque d'avant les quotidiens gratuits, comme celle d'avant le téléphone portable (pourtant fort récent !), aura pour nous des allures de lampe à huile et de marine à voile. Ainsi sommes-nous, les consommateurs de ce monde : d'abord réticents, voire boudeurs, puis enthousiastes, boulimiques, excessifs. Et ceux qui ont pour mission de concevoir, fabriquer ces futurs quotidiens gratuits le savent très bien. Devancer les besoins, les désirs, les attentes et les rêves, c'est précisément leur métier. Ils sont payés pour cela.

Prenez « 20 Minutes », le quotidien gratuit des Alémaniques, qui traîne dans les wagons, à côté des pots de crème et des miettes de croissants laissés par vos

prédécesseurs de compartiment. Que nous offre-t-il ? Du génie, certainement pas, ce n'est ni le genre de la maison, ni la volonté éditoriale de ceux qui sont derrière. Pas de souffle, mais un socle, une armature, la mise en charpente des principales nouvelles à retenir de l'actualité. Journal jetable, certes, deux à trois minutes de lecture, consommation kleenex, tout ce que vous voudrez. Mais journal quand même. Des têtes de page claires, des titres concis et précis, percutants. Un réel souci de répondre aux attentes des gens, de leur donner des services. Pas de honte à parler de Miss Suisse ou d'un fait divers, bref une info un peu sèche, sans âme, sans mise en perspective, mais décomplexée.

Un journal, donc, qui nous donnera, avant tout, des nouvelles. C'est le moins, me direz-vous, qu'on puisse attendre d'un quotidien, depuis Théophraste Renaudot jusqu'aux tabloïds inlassablement régicides de la très perfide Albion, en passant par toutes les gazettes de tous les temps, des « *Bulletins de la Grande Armée* » à l'« *Illustration* » de 1916 nous offrant les premières photographies de Verdun. Donner des nouvelles, et si possible en primeur, et si possible originales, a été, est et sera toujours le solfège de base du métier de journaliste.

Solfège, d'ailleurs, un peu trop oublié ou négligé, aujourd'hui en Suisse romande, par quantité de rédacteurs obsédés par le magazine ou le « décalage » (cette préciosité de la dernière décennie) et nourissant un étonnant mépris face à ce qu'il est convenu d'appeler l'actualité. On aurait envie, ces puissants penseurs,

de les renvoyer faire un peu de locale, des conseils municipaux le soir avec copie à rendre à minuit, des accidents de trains, des conduites d'eau éventrées, des manifs de paysans sur la Place fédérale (avec gaz lacrymogènes de la police bernoise, délicieux, croyez-moi, j'ai goûté à trois reprises...), des élections de Miss, des fureurs de hooligans, des inondations dans l'Oberland, des glissements de terrain à Gondo, des congrès de coiffeurs. Ils comprendraient vite, nos cogitateurs de rédactions bien chauffées, que la valeur, le mérite de ce métier, ce n'est pas tant ce dont on parle que la manière d'en parler, l'angle, le regard, le supplément d'âme qu'on y instille.

L'angle, la valeur ajoutée, des choix rédactionnels clairs, le regard subjectivement assumé des rédacteurs, voilà ce qui permettra aux journaux payants de résister au Blitzkrieg des gratuits, qui commence dès cet automne en Suisse romande. Donner des nouvelles, encore et toujours, bien sûr, mais de vraies nouvelles, originales, et non de simples reprises d'agences. Et pour le reste, pour ce qui est déjà connu depuis la veille, par la radio, la télé, et bientôt par votre téléphone portable ou votre montre, il faudra opérer des choix draconiens, jeter aux orties, une fois pour toutes, l'idée d'exhaustivité, jouer la différence sur la qualité d'une plume, la sensibilité d'un regard, l'intensité d'un style d'écriture.

En cela, l'émergence des gratuits constitue un aiguillon extraordinaire, une chance historique pour les journaux traditionnels : retrouver ce que nombre d'entre eux ont perdu, le goût du savoir

écrire. Celui du commentaire, aussi. Pas l'analyse, le commentaire ! Cet exercice souverain où le journaliste s'engage et s'expose, sort ses tripes, met en jeu son image, aiguise le verbe comme une dague, lance quelques flammes au-dessus des poudrières dormantes de nos convenances et de nos facilités. Donner de l'âme à son métier, n'est-ce pas la plus belle réponse, la seule qui vaille, à ceux qui, aujourd'hui, imaginent, conçoivent et réalisent les journaux comme de simples produits ?

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Musée Pouchkine Moscou La peinture française



© Proffiteris

Fondation Pierre Gianadda
Martigny Suisse

17 juin – 13 novembre 2005
Tous les jours de 9 h à 19 h